



L'Imaginaire de l'eau dans la littérature antique

*Actes de la journée scientifique
du XLV^e congrès de l'APLAES*

édités par Émilia Ndiaye

Paris
Annales de l'APLAES
2014

L'Imaginaire de l'eau dans la littérature antique

ISSN 2271-4693

Ce livre électronique peut être consulté en ligne à l'adresse
<http://revues.aplaes.org>
Il est également catalogué par la Bibliothèque Nationale de France

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous
les pays.

© 2014 APLAES (Association des Professeurs de Langues anciennes de
l'Enseignement supérieur) <http://www.aplaes.org>
Siège social : École Normale Supérieure, 45, rue d'Ulm, 75005 Paris
Mise en page par Robert Alessi, CNRS UMR 8167, université de Poitiers

Introduction

Dès lors que le XLV^e congrès de l'APLAES se tenait à Orléans, le thème de la journée scientifique s'imposait, il ne pouvait qu'être en rapport avec l'eau : le campus de l'université d'Orléans se trouve dans le quartier de La Source, il jouxte le Parc floral dans lequel surgit «le Bouillon», une résurgence du Loiret, et Orléans est dans la partie du Val de Loire classée depuis 2000 au Patrimoine de l'UNESCO. Aussi avons-nous proposé au bureau de l'APLAES, comme sujet de la séance scientifique du congrès, «L'imaginaire de l'eau dans la littérature antique».

Sont ici rassemblées cinq communications : la plupart ont été prononcées lors du congrès, à la faculté des Lettres, Langues et Sciences humaines de l'université d'Orléans ; la communication qu'a faite notre collègue Eleni Karamalengou, professeur à l'université d'Athènes, n'a malheureusement pu être reprise dans ce volume, la situation de son université, due aux difficultés que traverse la Grèce ces dernières années, l'a empêchée de nous transmettre la version définitive de son travail sur «La fontaine sacrée dans la poésie augustéenne». Aussi avons-nous ajouté l'intervention qu'Émilie Ndiaye n'avait pu faire, faute de temps ¹. Ces communications ont été l'occasion de s'intéresser à quelques aspects d'un sujet aussi vaste que l'eau en littérature. On sait, depuis l'étude de Bachelard qui a fait date, *L'Eau et les rêves* ², la riche polysémie de cet élément, symbole de vie et de mort, d'immobilité et de mouvement, de puissances bénéfiques et maléfiques, etc., mais cet ouvrage évoquait l'Antiquité de façon allusive. Ces aspects sont forcément présents ici, même si la perspective est plus littéraire que philosophique ou épistémologique pour explorer la manière dont les Anciens ont fait travailler leur imaginaire autour de l'eau. Les communications qui ont été retenues l'ont été pour deux raisons. Nous avons tenu à ce que plusieurs genres littéraires soient représentés, à la fois par des auteurs grecs et des auteurs latins : la poésie, bien évidemment, en particulier l'épopée mais pas uniquement – ainsi que les mythes ; et la prose : l'histoire et la géographie avec Hérodote, Arrien, Strabon, Diodore de Sicile, Pomponius Mela, César, Tacite ou Quinte-Curce ; la philosophie, à travers Platon ou Cicéron ; et la littérature scientifique, avec l'*Histoire Naturelle* de Pline ou les *Astronomiques* de Manilius. Comme on voit, l'imaginaire de l'eau est présent dans le large spectre de la littérature telle qu'on l'entendait dans l'Antiquité, qu'elle soit fictionnelle ou non.

D'autre part, nous avons accueilli avec grand plaisir des communications conjointes, puisque c'est le cas de trois d'entre elles : la recherche ne peut

1. Cette communication sera publiée avec les actes des Journées d'études, « L'espace dans l'Antiquité, Utilisation, fonction, représentation », au Lycée Barthou de Pau en mars 2013.

2. Paris : José Corti, 1942, 268 p.

que gagner à la confrontation des idées, soit dans une même discipline (les lettres classiques), soit entre deux domaines distincts mais qui se complètent et s'enrichissent chacun des apports de l'autre (archéologie, arts plastiques, sciences de l'Antiquité, lettres). Ces collaborations correspondent d'ailleurs à la politique du laboratoire POLEN (Pouvoir, Lettres, Normes) de l'université d'Orléans, qui a soutenu ce colloque et permis qu'il se déroule dans les meilleures conditions : qu'il en soit vivement remercié, en la personne de son directeur Bernard Ribemont. Nos plus vifs remerciements vont également à la très dynamique section orléanaise de l'Association Guillaume-Budé, organisateur du congrès, et à son président Alain Malissard : le lien entre la recherche et sa diffusion auprès d'un public qui dépasse le cercle des initiés est une question cruciale pour la pérennité de disciplines telles que les nôtres. Notons enfin que la présence, parmi les intervenants, de deux collègues des classes préparatoires, Nathalie Cros et Dominique d'Almeida, nous a semblé un signal important : la recherche se fait désormais aussi dans ces classes de lycée, et toutes les occasions sont bonnes qui oeuvrent dans le sens d'un rapprochement entre ceux qui enseignent aux étudiants des universités et ceux qui s'adressent aux élèves des CPGE.

Il revenait, de toute évidence, à Alain Malissard, auteur de l'ouvrage *Les Romains et l'eau*³ d'ouvrir la journée scientifique sur un tel sujet. «Scientifique» précisément, puisque sa communication, «*Oceanus* : imaginaire et questionnement scientifique», s'attache à la façon dont les Romains ont intégré leur vision imaginaire de l'océan à la pensée spéculative et ses questions de nature scientifique et rationnelle. Alain Malissard examine le «campagnonnage» entre l'imagination et la science, d'abord en ce qui concerne le fonctionnement des marées, puis la forme de ce fleuve (ou de cette mer) et sa localisation sur la surface terrestre, le partage qu'il institue entre les hémisphères — avant d'envisager quels êtres peuvent bien se trouver au-delà de l'océan. Une multitude d'auteurs divers se sont intéressés, directement ou indirectement, à l'océan, comme le montrent les nombreuses références qui alimentent la réflexion.

Une fois ce cadre général posé, qui lie imagination et pensée rationnelle dans la recherche de la connaissance, le cas d'«Alexandre et les fleuves» illustre un aspect de ce lien entre réalité et imagination, celui de l'histoire et de l'épopée. Nathalie Cros et Dominique d'Almeida, par un relevé exhaustif des mentions des fleuves faites par Arrien et Quinte-Curce, dans leurs récits des conquêtes du Macédonien, éclairent l'imaginaire sous deux angles. D'abord la

3. Paris : Les Belles Lettres, 1994, 350 p. Cette communication était présentée en «avant-première» de l'ouvrage paru depuis, *Les Romains et la mer*, Paris : Les Belles Lettres, 2012, 352 p.

réalité des lieux, des fleuves traversés par le conquérant : les historiens ne se contentent pas d'indications topographiques ou militaires, mais très vite ces mentions acquièrent une dimension métaphorique. Le fleuve devient limite, obstacle dont le franchissement a valeur initiatique et héroïque, et s'inscrit dans la longue tradition littéraire ou mythologique depuis Homère. Ensuite elles soulignent l'originalité propre à l'épopée d'Alexandre : par leur analyse lexicale, il apparaît que lui, comme les fleuves qu'il affronte, sont des «forces qui vont», mues par un *impetus*, «impulsion» ou «cours rapide», dont le parcours du roi décline diverses formes.

«L'imaginaire du marais chez Apollonios de Rhodes et Quintus de Smyrne» aborde la thème à travers un autre cas particulier, celui du marais, lieu où l'eau se mêle à la terre. Sophie Lécole-Solnychkine et Laury-Nuria André sont spécialistes du paysage mais chacune dans un champ propre, arts plastiques pour la première, sciences de l'Antiquité pour la seconde. Elles étudient la manière dont les représentations paysagères contemporaines s'appuient sur un héritage de tropes et de figures antiques où la fiction, donc l'imagination, joue un rôle primordial : celui qui regarde un paysage le crée, par un phénomène d'«artialisation» mettant en jeu littérature et arts plastiques, et projetant sur les lieux les *topoi* hérités. Après avoir rappelé comment les auteurs modernes ont retenu de l'Antiquité surtout l'image négative du marais, *locus horridus* d'une identité «neutre», ni terre ni eau, elles se tournent vers deux épopées alexandrines dans lesquelles les descriptions de paysage sont un élément important du parcours héroïque, comme cela a été dit plus haut à propos d'Alexandre. Dans les *Argonautiques*, le marais est associé au désert, dans les *Posthomériques*, il est considéré comme une merveille, et dans les deux cas il est lieu d'hybridations entre le minéral, le végétal, l'animal et l'humain. Cette hybridité réapparaît dans deux exemples modernes d'intertextualité, l'une picturale, l'autre cinématographique. C'est comme «figure du Neutre», figure positive car elle associe deux éléments au lieu de les exclure l'un l'autre, que le marais acquiert une force nouvelle, celle d'un espace propice aux métissages fictionnels et à de nouveaux enracinements identitaires.

Sans quitter le domaine de l'épique, Dominique Goguey et Fabien Dubouchet nous convient à une deuxième étude comparative par la confrontation de l'imaginaire de l'eau dans l'*Énéide* de Virgile et dans une épopée celtique *La Razzia des vaches de Cooley*. Il ne s'agit plus d'intertextualité, puisque l'épopée en gaélique ne vient pas d'une région romanisée, mais au contraire de voir comment fonctionne l'imaginaire de l'eau dans deux contextes culturels différents. L'eau apparaît dans l'épopée virgilienne principalement comme un élément hostile, insaisissable et propice aux déchaînements terrifiants. Au contraire, dans le texte irlandais, le rapport du héros Cuchulainn à l'eau relève du sacré, que cette relation se rapproche ou s'éloigne des manifestations re-

ligieuses que l'archéologie révèle, tels les dépôts d'objets en milieu humide ou les *ex-votos* près des sources aux eaux guérisseuses. En définitive, la civilisation celtique considère l'eau pour elle-même, comme élément matériel de la nature investi d'une valeur propre, d'une force magique, et qui relie les vivants et les morts ; alors que l'imaginaire des Romains, et des Grecs, fait de l'eau un élément, présenté souvent sous forme allégorique et inscrit dans un ensemble plus vaste dont les éléments sont, dans la création littéraire, combinés par l'homme.

Ce parcours dans l'imaginaire de l'eau, commencé avec les interrogations face à l'infini de la mer, se termine logiquement par l'évocation d'un autre infini, plus obscur, celui des eaux souterraines dans la communication d'Émilia Ndiaye. À partir de la topographie infernale telle que l'a dessinée Virgile, dans l'*Énéide*, il s'agit de voir comment s'est précisée, depuis Homère, Hésiode et les mythes platoniciens, le parcours et la fonction des eaux, nombreuses, dans ces espaces forcément imaginaires. Élément important dans la cosmologie de Platon, l'eau est aussi liée à l'un des fondements de sa philosophie, la mémoire : c'est par ce biais que se fait le lien avec les catabases héroïques. Dans les enfers, les personnages de ces textes traversent, longent, évitent ou simplement découvrent les fleuves qui s'y trouvent : ces eaux, maléfiques ou bénéfiques, ont pour principale fonction non seulement de permettre le passage entre les deux mondes, de rappeler le lien entre passé, présent et futur, mais surtout de représenter la circulation entre les vivants et les morts, circulation de la parole et, pour nous lecteurs, circulation de sens dans la richesse polysémique de la fiction littéraire.

Si la lecture de ces quelques communications confirme l'ampleur du thème choisi, elle permet également de constater les nombreux échos qui se font entre les différents angles adoptés ici pour parler de l'imaginaire de l'eau. De sa place dans la formation d'une réflexion scientifique à son rôle dans la perception de la vie et de la mort, l'imagination féconde l'esprit ; de l'océan qui entoure la terre aux fleuves irriguant les espaces souterrains, l'eau structure le monde et donne sens à ses paysages, réels ou fictifs, permet aux personnages, historiques ou épiques, d'acquérir une stature héroïque. Les auteurs antiques, grecs et latins, l'ont bien compris, qui, par leurs œuvres, ont exploité la force magique de cet élément, en l'amplifiant par la puissance de leur écriture. C'est ce qu'ont analysé les intervenants au congrès de l'APLAES dont sont ici rassemblées les communications.

Nous ne saurions conclure sans remercier Pierre Pontier pour sa relecture des actes et Robert Alessi pour son aide, sa disponibilité et surtout son travail patient dans la composition et la réalisation du présent volume.

Émilia Ndiaye

Oceanus : imaginaire et questionnement scientifique

ALAIN MALISSARD
Université d'Orléans

Les Romains avaient sans-doute franchi très tôt les colonnes d'Hercule et le récit de Pythéas ou le périple d'Hannon, même s'ils sont certainement antédats, montrent que les Phéniciens, les Grecs et les Carthaginois avaient déjà découvert et, si l'on peut dire, fréquenté, les côtes de l'océan Atlantique. L'existence de cette mer, apparemment sans limites et pleine de mystères, excitait l'imagination et suscitait d'innombrables interrogations auxquelles les Grecs d'abord, les Romains ensuite ont tenté de répondre en mêlant toujours l'imaginaire et le raisonnement scientifique.

Les questions que se sont posées les Anciens ont d'abord concerné l'étonnant mouvement de flux et de reflux qu'on découvrait dès qu'on abordait l'océan ; le questionnement s'est ensuite porté vers l'océan lui-même, sa nature, ses habitants et l'existence possible d'un au-delà des eaux et de la mer.

Ce sont ces deux points que je désire aborder, un peu rapidement sans doute, pour rester dans la limite du temps qui nous est imparti.

La question des marées

Les marées, d'abord celles de l'Atlantique, furent en effet pour la science romaine une étonnante découverte. Très tôt signalées par Hérodote en Méditerranée¹, puis rapportées pour l'Atlantique par Pythéas qui fut souvent traité de menteur², elles avaient été décrites, à la fin du I^{er} siècle av. J.-C., par le grand savant Posidonios d'Apamée³. César, qui en connaissait l'existence et les avait même observées chez les Vénètes en 56, n'en avait cependant pas, en 55, instruit ses soldats, qui laissèrent à marée basse leurs bateaux sur la côte bretonne et furent consternés de les voir à marée haute disparaître ou se remplir d'eau⁴. Pareille étrange mésaventure était, à une époque antérieure, arrivée à Alexandre à l'embouchure de l'Indus ; le fait de retrouver les navires tantôt à sec et sur le flanc, tantôt flottant sans contrôle à la dérive, avait alors été perçu comme une dangereuse particularité de l'extrémité du monde à laquelle l'expédition⁵ se croyait parvenue.

1. Hérodote, *L'Enquête*, 2, 11.

2. Strabon, *Géographie*, 3, 2, 11.

3. *Id.*, 1, 1, 9.

4. César, *Guerre des Gaules*, 3, 12 et 4, 29.

5. Quinte-Curce, *Histoire d'Alexandre le Grand*, 9, 9, 8-27.

Localisation des marées

Les marées en effet ne furent pas immédiatement considérées comme universelles : on estima longtemps qu'elles n'affectaient que certains rivages, et c'est peut-être la raison pour laquelle César n'avait pas, en Bretagne, informé ses soldats. On avait, en fait, beaucoup de mal à se représenter que la mer se retirait partout et revenait partout dans un seul et même mouvement de flux et de reflux. Le plus simple fut donc longtemps d'estimer qu'il s'agissait seulement d'un phénomène propre à quelques endroits particuliers, comme les côtes d'Espagne ou les détroits ; c'est du moins ce que semble encore penser, dans le *De Natura deorum*, le stoïcien Lucilius Balbus, qui déclare : « Le lever de la lune et son coucher provoqueraient-ils le soulèvement de la mer qui s'enfle et se déenfle dans les détroits ? »⁶ Discutant un peu plus tard avec son frère Quintus, Cicéron lui-même évoquera les flux et les reflux qui se produisent dans les détroits⁷.

Rythme des marées

À cette époque, le rythme quotidien, voire annuel, des marées n'était pas plus clairement compris. César et son contemporain Diodore de Sicile notent, l'un et l'autre, qu'elles se produisent deux fois par jour, mais Diodore ajoute que la marée montante arrive «deux fois par jour, aux environs de la troisième et de la neuvième heures»⁸.

Un siècle environ plus tard, à la fin du règne de Claude, la réflexion scientifique et les récits de voyageurs avaient cependant fait admettre l'universalité du phénomène que le géographe Pomponius Mela résume alors très clairement :

Cette mer immense et sans limites, <l'océan> dont le cours est agité par de grandes marées, tantôt inonde les grèves, tantôt les découvre en se retirant sur une grande distance ; son activité n'affecte point tour à tour telles ou telles d'entre elles, elle ne se porte pas alternativement et de tout son élan à tel moment vers celles-ci, à tel autre vers celles-là, mais, après s'être répandue également, en partant de son centre, sur tous les rivages des terres et des îles, même situés à l'opposé les uns des autres, elle s'en retire ensuite, reflue vers son centre et revient sur elle-même⁹.

Restait encore à en connaître les causes et le géographe ajoute :

6. Cicéron, *De la Nature des dieux*, 2, 17 et 3, 9, 24 (trad. Ch. Appuhn, Paris : Garnier, 1935).

7. Cicéron, *De la Divination*, 2, 14, 34.

8. César, *Guerre des Gaules*, 3, 12 ; Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, 3, 15, 4.

9. Pomponius Mela, *Chorographie*, 3, 1, 1-2 ; Strabon, *Géographie*, 3, 2, 11.

Et l'on ne sait pas encore très bien si [...] c'est la lune qui est la cause d'oscillations de cette amplitude. Ce qui est certain c'est que celles-ci varient en fonction des levers et des couchers de la lune, et nous constatons que ce n'est pas toujours dans le même intervalle de temps mais selon que la lune s'élève ou décline qu'il y a recul ou avancée des eaux.

Causes des marées

Hypothèses diverses Dès cette époque, la recherche des causes du phénomène conduisit à formuler des hypothèses parfois très curieuses que Plutarque, au I^{er} siècle ap. J.-C., résume dans *Les Opinions des philosophes*¹⁰ en citant Aristote, Héraclide, Pythéas, Platon, Timée et Séleucos. Considérant les marées comme purement locales, on pensa d'abord qu'elles n'étaient dues qu'à l'écoulement plus ou moins abondant des fleuves et qu'elles dépendaient seulement de l'intensité de leur débit (Timée). Ayant ensuite compris qu'elles se répétaient chaque jour, et même quand les fleuves étaient à sec, on en conclut qu'elles provenaient en quelque sorte d'un ballonnement entre deux rives, si éloignées fussent-elles, assez semblable à celui qu'on obtient, le plus souvent sans le vouloir, en transportant un seau rempli d'eau (Platon). D'autres, qui avaient vu la mer grosse les jours de tempête et s'appuyaient aussi sur des expériences empiriques à petite échelle, en déduisirent que les vents étaient à l'origine des marées (Aristote et Héraclide) ; d'autres enfin les rattachèrent à d'invisibles et puissants courants marins, à la présence au fond des mers de canaux et de grottes ou même à un souffle vital qui faisait en quelque sorte respirer la mer¹¹. Devant tant d'hypothèses invérifiées, Lucain ne cherchera pas à comprendre : « Pour moi, dit-il, que la cause qui fait naître des mouvements si fréquents reste toujours cachée, comme les dieux l'ont voulu »¹².

En Méditerranée le flux et le reflux avaient été repérés par Hérodote dans le golfe maliaque¹³, mais la faiblesse de leur amplitude n'avait pas permis de voir qu'ils affectaient aussi les plages de Baïes et d'Ostie ; quand on se rendit à l'évidence, on imagina que les marées très faibles de la Méditerranée dépendaient de celles de l'Atlantique et résultaient du passage des eaux d'une mer dans l'autre par les colonnes d'Hercule.

L'explication de Pline Posidonios avait pourtant déjà bien entrevu le rapport que les marées entretenaient avec la lune, et Pline, qui l'avait peut-être lu

10. Plutarque, *Les Opinions des philosophes*, 17, *Comment se produisent le flux et le reflux*.

11. Pomponius Mela, *Chorographie*, 3, 1, 2.

12. Lucain, *La Pharsale*, 1, 417-419.

13. Hérodote, *L'Enquête*, 7, 198.

plus attentivement que Cicéron, César ou Sénèque, fut, avec Strabon, le seul à en fournir une description relativement proche de la réalité.

Au livre II de l'*Histoire naturelle*, il indique en effet que la cause des marées «réside dans le soleil et la lune», que la mer monte et descend «deux fois dans chaque intervalle de vingt-quatre heures», mais jamais au même moment que le jour précédent, et que «ces mouvements sont plus sensibles le long des côtes qu'en haute mer». Il signale en outre que «sous les influences annuelles du soleil», «les deux marées les plus hautes» se produisent aux équinoxes et surtout à celui de l'automne, mais note aussi l'existence des retards de marée, qui sont dus, on le sait maintenant, à l'inertie des masses maritimes. Il explique enfin que, si les marées sont plus sensibles dans l'océan qu'en Méditerranée c'est «qu'une grande étendue librement ouverte <ressent> d'une manière plus efficace l'action de l'astre, quand il plane sur de larges surfaces, tandis qu'elle est entravée par des limites étroites » ; or « les mers intérieures sont enfermées dans les terres comme dans un port » ; c'est pour cette raison aussi que «ni les lacs, ni les cours d'eau ne connaissent semblables mouvements»¹⁴.

Toutes ces remarques sont le fruit d'une observation précise et rationnelle du phénomène ; elles n'en donnent évidemment pas l'explication qui ne sera fournie que par Newton au XVIII^e siècle, mais l'essentiel est dit et correspond en gros à la connaissance basique que nous avons maintenant du phénomène.

Chez Pline cependant l'imaginaire ne perd jamais ses droits et le naturaliste ajoute à sa démonstration quelques détails peu observables et bien moins vérifiés. Il semble croire, par exemple, que la lune attire les mers pour s'abreuver ; se fiant sans doute aux astrologues, il affirme que «tous les huit ans, la centième révolution lunaire ramène les marées à l'origine de leurs mouvements et à la même série d'accroissements» ; oubliant enfin son expérience de marin et de commandant d'une importante flotte romaine, il relève, avec une étonnante naïveté, une exception notable à la faiblesse des flux et des reflux en Méditerranée : «par mer calme et sans aucune impulsion des voiles», on a souvent pu passer, dit-il, en trois jours, d'Italie en Tunisie «par le seul effort d'une marée impétueuse» !

Confrontée à l'énigmatique, à l'inexplicable et au légendaire, la pensée romaine oubliait ainsi parfois la réflexion rationnelle. La raison, chez les savants romains, pouvait donc toujours sortir de ses limites et côtoyer sans vergogne l'absence d'esprit critique ; elle produisait alors un détonant mélange de notation objective et de crédulité.

14. Pline, 2, 212-218.

La question de l'océan

Le même compagnonnage entre l'imaginaire et le questionnement scientifique se retrouve à propos des interrogations que l'océan suscite à la fin du I^{er} siècle av. J.-C.

À cette époque en effet, la Méditerranée était vraiment devenue *mare nostrum*, une mer fermée qu'on traversait en tous sens pour aboutir, autant que possible, à des destinations précises. Des Sirènes ou des Bœufs du Soleil à Charibde et Scylla, ses légendes et son imaginaire étaient ceux d'Homère, et ce qui les nourrissait et les perpétuait restait essentiellement littéraire et culturel.

L'océan en revanche, progressivement approché¹⁵, sinon véritablement découvert, n'était connu, au Maroc, en Gaule ou en Espagne, que par ses rivages. En face, il n'avait pas de limites et, si l'on peut dire, pas d'outre-mer. Il suscitait ainsi des questions, dont les réponses ne pouvaient, faute de preuves, que s'appuyer sur une imagination qu'on essayait de rendre rationnelle.

Une fois résolu, d'une manière ou d'une autre et tant bien que mal, le problème des marées, trois interrogations revenaient sans cesse. Elles portaient sur la forme de l'océan, sur ses habitants et sur l'existence d'un autre côté, d'un autre rivage.

La forme de l'océan

Dans une tradition grecque, pendant longtemps admise à Rome, la terre fut d'abord considérée comme un disque plat et l'océan comme un fleuve qui en faisait le tour. Quand les navigateurs prirent conscience de sa largeur et de son étendue probable, le fleuve devint une mer, assez peu définie cependant, qui limitait aussi le monde et en traçait la circonférence. À la charnière du I^{er} siècle av. J.-C. et du I^{er} siècle ap. J.-C., cette conception s'exprime encore chez des poètes comme Catulle¹⁶ ou Ovide qui évoque tantôt «les flots, qui entourent la terre d'une ceinture», tantôt «l'océan qui entoure de ses eaux limpides la terre sur toute son étendue»¹⁷.

Vterque oceanus S'étendant ainsi sur tous les rivages de la terre qu'il entourait complètement, l'océan se trouvait comme à l'extrémité de chacun des points cardinaux. Il était oriental pour les poètes qui voyaient métaphoriquement s'y lever le soleil¹⁸, septentrional quand il baignait la Bretagne et le plus souvent occidental ou Atlantique ; une fois franchies les colonnes d'Hercule,

15. Pedech, 1978, p. 30-39.

16. Catulle, 64, 30.

17. Ovide, *Métamorphoses*, 2, 5-7 ; *Faÿtes*, 5, 81-82. *Panégryrique de Messala*, 18-20.

18. Catulle, 61, 86-90 ; Virgile, *Énéide*, 4, 129 ; Ovide, *Faÿtes*, 3, 415-416.

c'était en effet l'océan sur lequel le soleil se couchait que les Romains fréquentaient le plus et le mot *oceanus* est régulièrement associé à tout ce qui regarde l'occident. Toutefois, le sentiment que cette mer immense marquait également la limite du monde à l'est explique l'emploi fréquent de l'expression *uterque oceanus*, l'un et l'autre océan, pour désigner ce qui était compris entre les deux extrémités de la terre, autrement dit l'ensemble du monde. Dans l'*Énéide*, par exemple, quand il annonce à Latinus l'étendue des conquêtes que ses descendants réaliseront, le devin Faunus lui dit qu'un jour ils soumettront à leur pouvoir «tout ce que le soleil regarde dans sa course de l'un à l'autre océan»¹⁹. Le soleil en fait se couche et se lève dans le même océan.

Un fleuve ou une mer ? Tout changea cependant, sinon chez les poètes, au moins chez les philosophes et les savants, quand fut acceptée l'idée que la terre était comme une sphère. Si Lucrèce ne pouvait absolument pas l'admettre, Cicéron, Hygin, Ovide et Manilius y souscrivent d'une manière plus ou moins explicite²⁰ et Pline s'en fait un défenseur éloquent et convaincu²¹. La terre n'étant plus plate et n'ayant plus en quelque sorte de véritables extrémités, l'existence d'un océan qui en aurait fait le tour devenait absolument improbable et se réduisait à une belle image littéraire qui fut abondamment utilisée²². L'océan redevint un fleuve ou resta une mer qui divisait le globe en deux parties que son immensité séparait totalement²³ et sur laquelle les terres connues n'étaient plus qu'une île²⁴. En le considérant de nouveau comme un fleuve, on put imaginer, les Stoïciens surtout, qu'il s'en détachait deux bras, qui se coupaient à angle droit et séparaient les uns des autres quatre continents, deux en-dessous de la zone équatoriale et deux au-dessus. L'un de ceux-ci était l'*orbis terrarum* des Latins, désormais situé dans la partie est de l'hémisphère nord. Cette nouvelle situation du monde permit d'abord à la réflexion philosophique de ramener les hommes, leurs ambitions, leur pouvoir et leurs désirs à leur dimension réelle, et Cicéron, par le truchement de Scipion, développa l'idée que, vu à l'échelle de l'univers, l'océan qui paraît si vaste est en réalité bien petit : « La région que vous habitez [...] est une sorte de petite île, baignée tout alentour par la mer que vous appelez, sur la terre, la mer Atlan-

19. Virgile, *Énéide*, 7, 100-101.

20. Lucrèce, *De la Nature des choses*, 1, 1058-1082. Cicéron, *Tusculanes*, 1, 28, 68 ; Ovide, *Fastes*, 6, 269-280.

21. Pline, 2, 160-166.

22. Par exemple, Horace, *Épodes*, 16, 41 : «Oui, nous, l'Océan qui erre autour du monde nous attend.»

23. Pline, 2, 170 et 171.

24. Strabon, *Géographie*, 1, 1, 8 ; Cicéron, *La République*, 6, 15 ; Macrobe, *Commentaire du songe de Scipion*, 2, 9, 4.

tique, la grande mer, l'océan. Tu vois, cependant, combien cet océan, malgré un nom si considérable, est petit »²⁵.

Déjà très intellectuelles, changeantes et très abstraites, ces diverses conceptions de la forme de l'océan manquèrent toujours de précision géographique. À l'orient, par exemple, on employait les termes *mare rubrum* ou *oceanus ruber* pour désigner la mer Rouge, le golfe Persique et même l'océan Indien que ne parcouraient, depuis qu'Alexandre en avait touché les bords, que des trafiquants de soie et d'objets exotiques, et que très peu pouvaient exactement décrire. L'ensemble de ces mers était en outre fréquemment pris pour une extension de l'océan Oriental, de même que la mer Caspienne était considérée comme une avancée de l'océan Septentrional.

Au I^{er} siècle ap. J.-C., toutes ces théories, généralement anciennes et d'origine grecque²⁶, se juxtaposaient et se superposaient sans qu'aucune puisse véritablement s'imposer par une preuve éclatante ; il n'y avait que des démonstrations : «Là où il n'est pas donné aux sens de nous faire admettre [un fait], dit Strabon, le raisonnement le démontre»²⁷. Tout était le produit d'une imagination qui s'efforçait de répondre à une véritable curiosité scientifique et se souciait de comprendre le monde entier en tirant parti de la réflexion plus que de l'observation.

Les habitants de l'océan

Pour le commun des mortels, et quelle que fût sa forme, l'océan ne pouvait être, comme le dit Horace, que «peuplé de monstres»²⁸. Au gré des marées déjà, la mer se rapprochait et s'éloignait du rivage et semblait vivre au rythme régulier d'un animal monstrueux qui aurait inspiré puis expiré quelque part.

D'une manière moins exceptionnelle, si les navigateurs romains racontaient, par exemple, leur rencontre avec des baleines qu'ils trouvaient moins aimables que les dauphins, des souvenirs mythologiques plus ou moins précis surgissaient toujours dans leurs récits et dans l'esprit médusé des auditeurs, et c'est dans l'océan plutôt qu'en Méditerranée que Pline situe la plupart des créatures étranges ou effroyables qui peuplent la mer : le souffleur, qui «plus haut que les voiles des navires, éjecte une eau diluvienne» dans l'océan des Gaules ; les tritons joueurs de conque au large de Lisbonne ; sur le même rivage, la Néréide au corps semi-humain couvert d'écailles qui meurt en gémissant.

25. Cicéron, *ibid.* ; Pline, 2, 174-175.

26. Hérodote (*L'Enquête*, 2, 21-23 et 4, 8, 36) fut le premier à dire que l'océan n'était pas un fleuve, mais une mer et Aristote (*Du ciel*, 2, 13-14) le premier à signaler la sphéricité de la terre.

27. Strabon, *Géographie*, 1, 1, 8.

28. Horace, *Odes*, 4, 14, 47-48.

sant ; au large de la Saintonge, et laissés à sec par le reflux, des béliers, des éléphants, des Néréides encore en quantités considérables ; à Cadix, une sorte de cachalot muni d'une mâchoire à cent vingt dents «les plus grandes longues de 25 centimètres, les plus petites d'un demi-pied», et c'est encore dans l'océan que se livre le combat des baleines et des orques : «Le spectacle de ces combats est comparable à celui d'une mer irritée contre elle-même ; pas de vent dans le golfe, et cependant des vagues que les halètements et les coups soulèvent, aussi hautes que nul cyclone n'en roule»²⁹.

Un au-delà de l'océan ?

Sur les côtes d'Espagne ou de Gaule, le soldat ou le voyageur romain qui songeait vaguement à ces monstres en regardant l'océan voyait devant lui une mer, dont il savait seulement qu'il n'était pas possible de la traverser. Tous ceux qui s'y étaient un jour risqué avaient fait demi-tour à cause du «dénûment» et de «la solitude, la mer n'en continuant pas moins à leur offrir le passage»³⁰. Face à cette immense étendue d'eau, sans fin ni limite³¹, il éprouvait un sentiment d'infini qu'il ne ressentait jamais en Méditerranée. Bien loin pourtant, à l'endroit où l'océan touchait le ciel, se trouvait comme une étrange limite, et c'est là qu'en bouillonnant parfois³² le soleil chaque soir s'engloutissait pour réapparaître et revenir à l'opposé, surgi peut-être des mêmes eaux.

Les expéditions vers la Bretagne avaient en outre révélé l'existence d'un monde gris et brumeux qui semblait se dissimuler lui-même et dissimuler quelque chose. Si Thulé, l'île de Pythéas, l'*ultima Thule* de Virgile³³, celle qu'on pourrait atteindre à partir des points les plus septentrionaux du monde, restait à l'état de rêve, d'image ou de métaphore, les troupes romaines avaient, un peu terrorisées, touché, sous Claude et Domitien, l'extrémité de la Bretagne³⁴ ; c'était à leurs yeux le promontoire le plus avancé d'où l'on pût regarder vers cet ouest océanique au ciel bas, hanté peut-être, où l'extrême avancée de Rome et l'audace de ses chefs validaient les plus anciennes croyances grecques. Plus au nord se trouvait encore «une autre mer, dormante et presque immobile dont on croit, dit Tacite, qu'elle entoure et enferme le monde parce que les

29. Pline, 9, 9-11 et 13.

30. Strabon, *Géographie*, 1, 1, 8.

31. César, *Guerre des Gaules*, 3, 9, 7 et 12 ; Pausanias, *Description de la Grèce*, 1, 3 ; Pomponius Mela, *Chorographie*, 3, 1, 1 ; Lucain, *La Pharsale*, 1, 140 ; Pline, 2, 68 ; Tacite, *La Germanie*, 2.

32. Strabon, *Géographie*, 3, 1, 5 réfutant Posidonios ; Stace, *Silves*, 2, 7, 24-27 ; Lucain, *La Pharsale*, 9, 625. Paulian (1978, p. 24 sqq.)

33. Pline, 2, 187 ; Virgile, *Géorgiques*, 1, 30.

34. Tacite, *Vie d'Agricola*, 10.

dernières clartés du soleil couchant durent jusqu'à son lever, si vives qu'elles voilent les étoiles»³⁵.

Mais pouvait-on imaginer qu'il y ait quelque chose au-delà ?

Un monde des morts ? Au point où chaque jour ainsi le soleil se couchait dans des fulgurances, des lueurs et des halos étranges ne pouvaient se trouver que des êtres fabuleux dont les noms, soufflés par la mythologie, revenaient spontanément à l'esprit : les Cimmériens peut-être ou les Hyperboréens. Là-bas, quand on s'était déjà tant avancé sur l'océan, se trouvait certainement toute proche une porte qui ouvrait sur un autre monde. C'est en effet ce que disait la tradition grecque³⁶ et que reprenaient justement les penseurs et les poètes latins : « Là-bas, dit-on, règne le silence éternel d'une profonde nuit, et les voiles de la nuit épaississent les ténèbres »³⁷, dit Virgile et plus tard Silius Italicus : « Au-delà de l'Océan, tout près de la source sacrée, elle <la foule des justes> boit les eaux du Léthé qui procurent à l'âme l'oubli »³⁸. À la jonction, toujours un peu lumineuse, du ciel et des eaux se trouvait certainement la limite entre le monde des morts et celui des vivants³⁹ ; entre les deux, le défendant et le protégeant comme Cerbère, l'océan, avec ses monstres, ses marées parfois gigantesques et la violence de ses tempêtes.

Parfois pourtant, quand le soleil brisait la brume et que l'horizon, pour un temps bref, s'éclaircissait, c'était à l'inverse un extraordinaire et magique enchantement. Le Romain retrouvait tout à coup le bleu de sa Méditerranée, mais à tel point enrichi de noir, de gris léger, de rose et de toutes les nuances par longues traînées du vert, que sa mer immobile et couleur d'azur lui paraissait à cet instant sans surprise et monotone. Une preuve de plus qu'il se trouvait au seuil d'un monde qui n'était plus celui des hommes.

Dès lors, on pouvait aussi se demander s'il n'y avait pas, au-delà, d'autres terres, d'autres pays, voire d'autres hommes.

Un monde des vivants ? Si l'on acceptait comme principe de départ, que la terre étant une sphère, on pouvait avoir en dessous la même chose qu'au-dessus, la question de la vie dans ces régions semblables se trouvait alors posée : « Une partie <de la surface de la terre> s'étend du côté de l'arctique, au sud une autre, également habitable, s'étend sous nos pieds »⁴⁰, écrit Manilius,

35. Tacite, *La Germanie*, 45, 1.

36. Homère, *Odyssée*, 4, 561-568 ; Hésiode, *Les Travaux et les Jours*, 167-173.

37. Virgile, *Géorgiques*, 1, 247-248.

38. Silius Italicus, *La Guerre punique*, 13, 554-555.

39. Bajard, 1998, p. 183-185.

40. Manilius, *Astronomiques*, 1, 236-238 (trad. de l'auteur).

au I^{er} siècle ap. J.-C., et Hygin confirme : «Quand le soleil atteint le cercle appelé hivernal et produit un excès de froid pour nous qui en sommes proches, quel froid devons-nous supposer aux régions qui sont encore plus éloignées de nous ? Puisque cela arrive dans notre partie de la sphère, la même situation s'établit dans l'autre partie, avons-nous pensé, en raison de la similitude de ses effets»⁴¹. Il prend cependant soin de préciser : «Que ce soit une certitude, à vrai dire, personne ne l'affirme». Pour que la conjecture devienne une certitude, il faudrait encore attendre, mais tous ceux qui se posaient alors la question étaient convaincus que, s'il existait, de l'autre côté, des zones habitables, elles ne pouvaient être occupées que par des hommes semblables à eux.

À la fin du I^{er} siècle avant av. J.-C. déjà, Cicéron, s'adressant à l'épicurien Lucullus, résumait ainsi sa thèse : «Vous, cependant, vous affirmez que dans une région opposée à celle que nous habitons, de l'autre côté de la terre, il y a des êtres qui se dressent dans une direction exactement contraire à celle que nous prenons en marchant et vous les appelez antipodes»⁴². Même s'il considère étrangement qu'«une partie de l'humanité se trouve à l'oblique [...], une autre, à la transversale, une autre enfin, aux antipodes»⁴³, la supposition de Cicéron, comme celle des autres penseurs, est totalement différente de celle qui nous faisait imaginer, sans plus de preuves, les Martiens comme de petits êtres, assez difformes et verts, descendant un jour d'une soucoupe volante. À travers ces réflexions s'exprime au contraire l'idée d'une humanité universelle et toujours identique : pas de monstres, pas de mythes et pas de récits fabuleux.

Quand elle cherche aux antipodes un au-delà de l'océan, la pensée spéculative romaine s'affranchit ainsi totalement des dieux et de la mythologie. Respectueuse de l'homme, désireuse de comprendre et de connaître, elle se construit elle-même, avance des hypothèses et en tire, sans se laisser détourner, des conclusions logiques. Dans ce cas, l'imaginaire et le merveilleux cèdent la place à une imagination sans arrière-pensée, qui devient vraiment une aide à la connaissance ; c'est la démarche même de la recherche scientifique qui part toujours de l'imagination d'une donnée théorique et en tire des conclusions rationnelles qui seront un jour vérifiées par l'expérience. Même si, à d'autres occasions, elle n'a pas su s'affranchir des mythes et de la fable, c'est cette démarche qu'a plusieurs fois suivie la pensée romaine à propos des marées comme à propos de l'océan.

41. Hygin, *L'astronomie*, 1, 8, 3.

42. Cicéron, *Lucullus, Premières Académiques*, 2, 39 ; Pline, 2, 161.

43. Cicéron, *La République*, 6, 19,20.

Bibliographie

- Bajard, Anne (1998), « L’imaginaire romain de l’océan de César aux Flaviens », *Revue des Études Latines* 76 (cf. p. 9).
- Paulian, Agnès (1978), « Paysages océaniques dans la littérature latine », *Caesarodunum* 18 (cf. p. 8).
- Pedech, Paul (1978), « Le paysage marin dans la géographie grecque », *Caesarodunum* 13 (cf. p. 5).

Alexandre et les fleuves

DOMINIQUE D'ALMEIDA – NATHALIE CROS
Lycée Descartes de Tours

Tous les grands chefs et héros militaires ont eu leur(s) fleuve(s) : César et le Rubicon, Louis XIV et le Rhin, Napoléon et le Danube, le Niemen ou même la Bérésina... Le fleuve est toujours associé à un moment capital de la guerre ou de la conquête, et il constitue une clé d'une lecture héroïque. La première raison en est, bien sûr, que le fleuve est une donnée réelle à prendre en compte, un obstacle concret qui se présente, une occasion de danger. Mais ces données ont immédiatement une dimension imaginaire, dont on peut distinguer deux motifs : celui de la limite tout d'abord, dont le franchissement prend différentes significations symboliques, investiture royale, épreuve initiatique, dépassement de la condition humaine... Le second motif est plus directement lié au thème de notre journée, «l'imaginaire de l'eau» : c'est celui du courant impétueux, de la force ou de la violence, que le héros doit affronter et à laquelle il se mesure, comme à un adversaire à sa taille. Nous voudrions montrer, en confrontant certaines sources latines et grecques, comment l'élaboration de la figure légendaire d'Alexandre fait une place significative au fleuve. Pour cela nous avons procédé à une lecture comparative des récits historiques qui nous sont parvenus, et qui utilisent les sources premières aujourd'hui perdues : le récit de Diodore de Sicile, la biographie de Plutarque, l'*Anabase d'Alexandre le Grand* d'Arrien, et l'*Histoire d'Alexandre* de Quinte-Curce. C'est chez ces deux derniers auteurs que la mention des fleuves est, et de très loin, la plus importante. Quinte-Curce écrit à une époque où la légende d'Alexandre est déjà constituée et où l'*imitatio Alexandri* est entrée depuis bien longtemps dans les habitudes des grands hommes de guerre. Arrien, tout en suivant Ptolémée comme source principale, dont Goukowsky (1978-1981) dit qu'il «écrit l'histoire aseptisée d'un conquérant sans faiblesse», veut être l'Homère du nouvel Achille qu'est Alexandre. On se propose d'étudier, à travers la typologie des fleuves, comment l'écriture dramatise les épisodes fluviaux et constitue en héros le personnage du conquérant.

Les fleuves dans la conquête

Données : itinéraires, frontières, territoires

Le tableau 1 que l'on trouvera en annexe pages 23-24 propose une lecture de la conquête de l'Asie par Alexandre en prenant pour repères la quarantaine de fleuves qui scandent la marche d'Alexandre, de la Macédoine à

l'Hyphase, ce dernier marquant la fin du périple et le retour. Le nombre des fleuves est remarquable, et donne immédiatement une idée de l'immensité du territoire parcouru. Dans l'ensemble les mentions de Quinte-Curce et d'Arrien se correspondent : Arrien cite davantage de fleuves de Sogdiane et d'Inde, Quinte-Curce est plus précis sur ceux d'Hyrkanie. La lacune des livres I et II de l'*Histoire d'Alexandre* suffit à expliquer l'absence de ceux de Thrace ou de Lydie. Seuls sont mentionnés les fleuves qui constituent une étape du parcours d'Alexandre ou permettent de situer un événement de la conquête : c'est le cas des fleuves de Thrace (1-3), que traverse Alexandre pour se rendre à Sestos, lieu vraisemblable de sa traversée de l'Hellespont. Les étapes sont aussi marquées par des lieux de halte et de campement, auxquels les fleuves sont propices, comme le Praëtius (4), le petit fleuve dont le nom n'est pas précisé par Arrien (24), ou encore l'Oxus (32). L'itinéraire ainsi suivi permet aussi de situer des événements d'une portée plus importante, comme l'épisode du nœud gordien (11), la maladie d'Alexandre directement liée au Cydnus (12), ou plus indirectement l'incendie de Persépolis : Quinte-Curce précise ainsi que l'Araxe seul indique l'emplacement de la ville détruite par Alexandre (28).

Les batailles comptent bien sûr au nombre des temps forts de la conquête, et encore une fois les fleuves contribuent à en situer le théâtre : le Granique (5), Issos (14) mais aussi le lieu de campement de Darius sur les bords du fleuve Bumèle (21), à 600 stades de la ville d'Arbèles. La mention du fleuve est encore plus importante quand il est lui-même le lieu de l'affrontement, nous allons y revenir, en particulier à propos de l'Hydaspe (40). Enfin, c'est à proximité des fleuves, naturellement, que le conquérant fonde des cités. Ce sont donc autant de points de repères qui permettent de tracer un itinéraire (pas seulement celui d'Alexandre, mais aussi, par exemple, celui de Darius dans sa fuite), et ils sont aussi eux-mêmes des itinéraires : le Nil sur notre tableau, et plus tard l'Hydraotès et l'Indus. La conquête peut donc se lire entre les limites de l'Hellespont et de l'Hyphase. Entre ces deux frontières naturelles, les fleuves sont les étapes de l'avancée de l'armée. C'est pourquoi leur mention est souvent présente dans les articulations du récit : ce sont des repères narratifs.

Alexandre trace son chemin dans un territoire qui est largement organisé par les fleuves, les plus nombreux parmi les frontières naturelles : ils délimitent les grandes régions du monde habité, les territoires et les climats¹. La répartition des populations sur les territoires est souvent décrite en fonction des fleuves, comme les Scythes d'Europe qui vont du Borysthène au Tanaïs, frontière entre l'Europe et l'Asie (QC. VI, 2, 13-14 et Ar. IV, 1). On trouve souvent dans la dénomination des peuples la mention d'un fleuve : ainsi Héphes-

1. Ar. IV, 6, 6 : l'endroit où le Polytimetos se perd dans le sable marque le commencement du désert.

tion a ordre de soumettre «les tribus d’Indiens autonomes qui se trouveraient habiter le long des rives de l’Hydraotès», εἰ δὴ τινα πρὸς ταῖς ὄχθαις τοῦ Ὑδραώτου ποταμοῦ αὐτόνομα ἔθνη Ἰνδῶν νέμεται (Ar. V, 21, 5)². Après la prise de Sangala, Alexandre se dirige vers l’Hyphase, pour soumettre «les Indiens d’au-delà du fleuve», τοὺς ἐπέκεινα Ἰνδούς (Ar. V, 24, 8). Le lien entre le peuple et le fleuve est même parfois lisible dans son nom : ainsi l’Arios donne son nom au pays des Ariens (Ar. IV, 6, 6). La description du Danube par Arrien associe étroitement le cours du fleuve et les populations barbares. Enfin, c’est un fleuve qui marque le terme de la conquête (Ar. V, 29), en deçà de la limite rêvée par le conquérant, l’Océan (Ar. V, 26, 1). Les fleuves sont donc des données qui rendent intelligible le périple, et rendent compte avec précision de son caractère exceptionnel. Ils permettent à l’imagination de concevoir l’étendue du territoire parcouru tout en l’ancrant dans un espace réel.

Une typologie où se mêlent géographie et légendes

Tous ces fleuves constituent également des obstacles à franchir, dont il importe de connaître les caractéristiques géographiques et hydrographiques. Quinte-Curce décrit ainsi avec précision les parcours conjoints et disjoints du Tigre et de l’Euphrate, de leur source à leur embouchure (QC. V, 1, 12-15). La manière dont s’organise, par exemple, entre l’Acésinès, l’Hydaspe, l’Hydraotès et l’Hyphase le réseau des affluents de l’Indus fait l’objet d’exposés détaillés chez Quinte-Curce comme chez Arrien (QC. VIII, 9,3-11 ; Ar. V, 4,1-2 et VI, 1, 1-5). On observe également si les fleuves sont guéables ou navigables, si leurs rives sont ou non boisées, et donc susceptibles de fournir le matériau d’un pont, s’ils sont coupés par des îles, c’est-à-dire quelles facilités ils peuvent offrir à la traversée.

Mais, chez l’un et l’autre, ces informations géographiques s’accompagnent de particularités plus remarquables, voire merveilleuses. On peut ainsi distinguer les descriptions des eaux claires, explicitement liées à l’univers poétique, tel le célèbre (*inclitus*) Marsyas, à «la pureté incomparable», et que «les poètes grecs ont célébré dans leurs fables» : on y voit le rocher des Nymphes sur lequel son flot «couleur de mer» tombe en cascade (QC. III, 1, 3). Certaines descriptions reprennent les *topoi* littéraires des lieux idylliques, sortes de *loci amoeni* (*amoenitas* est, d’ailleurs, le mot utilisé à propos du Cydnus) : il en est ainsi du Médus qui court sous de frais ombrages et parmi les fleurs (QC. V, 4, 7) ; c’est le cas aussi du Hiarotis : les paons y vivent à l’état naturel sous des arbres aux essences inconnues (QC. IX, 1, 12), ainsi que du Cydnus, ré-

2. Les traductions sont empruntées, pour Arrien, à Savinel (1984), et pour Quinte-Curce, à Flobert (2007).

puté pour sa salubrité. Si Arrien se contente d'une formule expéditive (II, 4, 7)³, Quinte-Curce, beaucoup plus prolixe, décrit en deux temps (III, 4, 8-10 et 5, 1) le cours paisible de ce fleuve, ombragé lui aussi, et qui garde sa pureté originelle jusqu'à la mer⁴.

Ces eaux limpides s'opposent aux eaux troubles et sombres, porteuses de mort. Celles de l'Oxus sont pleines de vase et imbuables : les soldats auraient pu y périr sans la découverte « miraculeuse » d'une source dans la tente du roi (QC. VII, 10, 13-14) ; après Gaugamèles, les soldats torturés par la soif « avalent goulûment l'eau boueuse des rivières et la vase qu'ils absorbent bouche leurs organes » (QC. IV, 16, 12-14.) ; le cours de l'Euphrate est chargé de limon, dans sa traversée de Babylone, et se répand dans des marais insalubres, sans doute responsables de la mort du roi (Ar. VII, 21-26).

Certains fleuves surprennent ou inquiètent par les métamorphoses qu'ils connaissent : de paisibles, ils deviennent tumultueux, comme le Pasitigris (QC. V, 3, 1-2), ou de larges, étroits, tel le Ziobétis qui butte sur un rocher et se dédouble en deux bras torrentueux avant de disparaître, pour réapparaître « comme si c'était une autre rivière », large de treize stades (QC. VI, 4). Lorsqu'ils disparaissent ainsi mystérieusement, bus par les sables ou engloutis par une caverne comme le Polytimetos (Ar. IV,6,6 et QC. VII, 10,2), on peut les suivre au bruit, ou en perdre totalement la trace jusqu'à ce qu'ils ressurgissent inopinément. Alexandre vérifie la résurgence en faisant jeter des corps dans la perte du Ziobétis (QC. VI, 4,7).

Mais le plus souvent les fleuves suscitent surtout l'effroi ou le découragement. Leur largeur ou leur profondeur atteignent des dimensions exceptionnelles : ainsi, l'Oxus, ou l'Hydaspe « large de huit cents mètres et trop profond pour qu'on puisse espérer le passer à gué » (QC. VIII, 13, 8). S'y ajoutent la violence du courant et les rochers aiguisés : aucun fleuve ne coule avec plus de force que le Tigre qui charrie les pierres dans son flot rapide comme la flèche (QC. IV, 9,15). Ailleurs ce sont les tourbillons qui engloutissent les hommes ; on se heurte à la hauteur des rives quand ce ne sont pas gouffres et précipices, qui associent les périls montagnards aux dangers aquatiques (QC. VIII, 10, 23-24 et VIII, 11,7).

Enfin, des phénomènes inouïs s'y produisent : crues saisonnières (Ar. V, 9,4), mais aussi crues subites, causées par des pluies qu'on ne voit pas, et qui noient, en plein désert de Gédrosie, les femmes et les enfants (Ar. VI,26,5) ; tempêtes soudaines qui creusent les eaux et disloquent les navires (Ar. VI, 18,4), mascaret inconnu dans le delta de l'Indus : la mer repousse le fleuve qui se met à remonter le courant « avec plus de violence que les torrents ne

3. « Il est froid et son eau est pure ».

4. *Fontibus suis similis, in mare euadit.*

dévalent les pentes» et l'on voit les lois de la nature inversées : *in sicco naufragia*, «des naufrages sur la terre ferme», *in amni mare*, «la mer à l'assaut du fleuve». Sans compter les «terribles monstres marins, sortis de leur élément, qui se promènent en liberté»⁵.

Ces éléments, dont plusieurs relèvent des *topoi* épiques, font du fleuve le lieu de *mirabilia* mais surtout l'adversaire monstrueux et protéiforme auquel le héros doit se confronter et qu'il doit vaincre : ces combats constituent, en quelque sorte, les «travaux» d'Alexandre.

Les travaux d'Alexandre : les fleuves, lieux de l'exploit

L'obstacle à franchir

Si le fleuve est ce qui coupe la route et fait obstacle à l'avancée, comme un mur ou un rempart, que l'adversaire juge infranchissable ou dont il espère, comme Darius, qu'il se fasse barreaux qui emprisonnent Alexandre (QC. IV, 14, 15) ; il faut le franchir pour aller *ultra flumen*, comme le signifient de manière récurrente les verbes διαβαίνειν, ou *transire*, *traicere*, *transnatare* : on les trouve réunis en une même phrase chez Quinte-Curce : *His incubantes transnauere amnem quique primi transierant, in statione erant dum traicerent ceteri*, «Les hommes traversaient le fleuve couchés sur des outres ; les premiers arrivés montaient la garde en attendant leurs camarades». (VII, 5, 18). Le fleuve est aussi le cours d'eau que l'on peut descendre (*uehi*, *descendere*, *defluere*) : il favorise la rapidité avec laquelle Alexandre se déplace, et qui désarçonne bien souvent ses adversaires. Dans l'un et l'autre cas, il faut l'emporter sur le fleuve : l'emploi du verbe *superare* est ici révélateur, qui dit aussi bien le franchissement que la victoire. Au moment de traverser le Tigre, le roi rappelle à ses soldats : *Sic Granicum [...] superauit, sic [...] tantam multitudinem hostium*, «C'est ainsi qu'ils avaient traversé [...] le Granique, ainsi [...] qu'ils l'avaient emporté sur une si grande masse d'ennemis» (IV, 9, 22).

C'est pourquoi, au caractère exceptionnel du fleuve, fait écho la maîtrise des moyens utilisés pour le franchir. Tantôt Alexandre, comme ses adversaires, cherche et trouve des gués, se sert des ponts existants (QC. IV, 9, 12 et IV, 16, 16) ; mais, plus souvent, il les fait lui-même établir, comme pour la traversée de l'Araxe (QC. V, 5, 5). Arrien, comme le note P. Vidal-Naquet⁶, fait même d'Alexandre un élève avant l'heure des ingénieurs romains : le pont

5. QC. IX, 21 : *Belluae fluctibus destitutae terribiles uagabantur*.

6. Vidal-Naquet, 1984, p. 341.

jeté sur l'Indus ne peut être qu'un pont de bateaux «à la romaine» (Ar. V, 7, 1-8, 2). Si le temps presse, on recourt aux embarcations, celles des Macédoniens construites à l'avance (QC. VIII, 10, 2-3), démontables et transportables en chariots, ou aux embarcations indigènes : ainsi fait-il pour le passage du Danube à la stupeur des Gètes, car Alexandre «avait pu franchir en une seule nuit le plus grand des fleuves, le Danube, sans y jeter un pont» (Ar. I, 3, 5). Arrivé devant l'Oxus, dépourvu de bateaux et de bois, il imagine aussitôt de remplir des outres d'herbes sèches pour en faire des sortes de flotteurs, et toute l'armée traverse le fleuve en cinq jours (QC. VII, 5, 17-18). Lors de la traversée du Tanais, sont combinés l'emploi des radeaux pour la cavalerie et la phalange, et celui des outres pour les unités mobiles. Alexandre revendique cette «invention» et son caractère précurseur (QC. VII, 7, 15-16).

Aucun fleuve ne peut donc arrêter Alexandre. Ses adversaires eux-mêmes le soulignent, ainsi, le Mède qui conteste la stratégie de Bessus, s'exclame : *Et armis flumina oppones ?* « Et tu comptes sur des fleuves pour arrêter Alexandre ? » (QC. VII, 4, 15). Même souffrant et blessé comme au Tanais (QC. VII, 9,11), même confronté à des conditions périlleuses, Alexandre s'élance, le plus souvent le premier, à pied ou sur son embarcation, comme au confluent de l'Acésinès et de l'Hydaspe, pour affronter le fleuve. C'est bien la victoire sur le fleuve et sur la crainte que celui-ci lui inspire qui importent à Alexandre : *Hostem beluasque spernebat [...] uim fluminum extimescebat*, «S'il n'avait peur ni de l'ennemi ni de ses éléphants, il craignait [...] la traversée des fleuves» (IX, 2,8). Parfois, d'ailleurs, une inquiétude l'effleure : *Dubitabat an Macedones per obiecta flumina secuturi essent*, «Ses soldats accepteraient-ils de franchir encore d'autres fleuves avec lui ?» (IX, 2,10). Il se définit, et les Macédoniens avec lui, comme «<ceux qui ont> traversé tant de fleuves»⁷ et devant l'Hyphase, dont ils font le terme de leur avancée, il les supplie, enfin : *Obicite me fluminibus !* «Laissez-moi affronter les fleuves !» (QC. IX, 2, 33).

Le fleuve et la bataille : l'exemple de l'Hydaspe

L'Hydaspe, fleuve du Penjab et affluent de l'Acésinès, figure au numéro 40 de notre tableau (page 23). Il est le cadre, en juin 326, de l'affrontement entre Alexandre et Porus, dont le royaume s'étend entre l'Hydaspe et l'Acésinès. C'est une bataille importante et impressionnante, qui a marqué les mémoires à cause des 180 éléphants du roi indien (QC. VIII, 14, 14) mais elle est aussi significative de la place que peut prendre le fleuve dans la bataille. On retrouve bien sûr le motif de la frontière, précisé en une ligne de front qui sépare les belligérants ; mais c'est aussi l'eau violente, l'assaut du courant qu'il faut d'abord

7. QC. VI, 3,16 : *tot amnes superauiimus*.

affronter et vaincre. Et en premier lieu, le fleuve est une donnée stratégique à prendre en compte dans la bataille : la spécificité du terrain doit faire l'objet d'une attention toute particulière, du fait de la vulnérabilité de l'armée pendant la traversée. L'Hydaspe offre, à cet égard, de nombreuses difficultés, que Quinte-Curce énumère à travers le regard effrayé des Macédoniens (QC. VIII, 13, 11). La violence de l'eau représente un danger que relaie la menace constituée par l'ennemi. L'absence de gué est également soulignée par Arrien, qui ajoute une précision relative aux circonstances de la bataille : l'été est une saison plus difficile pour la traversée, car les eaux baissent en hiver (Ar. V, 9, 3-4). Du côté ennemi, le terrain est également pris en compte, par Porus qui installe des postes de garde aux endroits les plus faciles à franchir. Alexandre utilise les particularités du terrain : une île boisée face au promontoire formé par la rive (Ar. V, 11, 1, QC. VIII, 17), et qui offre une possibilité pour dissimuler la traversée. Le franchissement du fleuve constitue le premier temps de la bataille, et il est souvent décisif. L'eau dessine ici comme dans les autres batailles une ligne de front de part et d'autre de laquelle les ennemis s'envisagent avant de se combattre.

Dans le cas de l'Hydaspe, le fleuve est franchi par surprise et en deux temps. Alexandre en effet prend justement le contrepied de la décision attendue (Ar. V, 9, 1-4) : il affiche la volonté de traverser en hiver, suivant en cela les opportunités qu'offre la saison. L'habileté consiste à passer au mauvais moment, en surprenant l'ennemi. Affirmant bien haut que le fleuve est infranchissable, Alexandre transforme l'obstacle en avantage. La surprise est renforcée par l'organisation de nombreuses fausses alertes, la cavalerie faisant mine de traverser à grand bruit (Ar. V, 10, 3 et QC. VIII, 13, 18). En outre, il est prévu, d'après Arrien, que les hommes fassent une étape sur une île, ce qui permet un débarquement par surprise. Mais le terrain offre des obstacles inattendus, puisque les troupes débarquent non pas sur l'autre rive, mais sur une seconde île que les observations préliminaires n'avaient pas permis de distinguer (Ar. V, 13, 2). C'est donc une occasion pour le chef militaire de manifester ses qualités : courage, intelligence du terrain, capacité à élaborer rapidement un plan et à le mettre à exécution, à entraîner et à galvaniser les troupes. Dans la traversée de l'Hydaspe, outre le courage dont il est coutumier, Alexandre manifeste son ingéniosité et sa ténacité : les bateaux qui ont servi à franchir l'Indus sont démontés et transportés par chariots jusqu'à la rive de l'Hydaspe, tour de force dont témoigne Arrien (V, 8, 4-5). Quinte-Curce (VIII, 13, 21) mentionne aussi une ruse imaginée par Alexandre : se faire remplacer ostensiblement par un « sosie », pour faire croire qu'il se trouve toujours sur la rive, sans intention de traverser.

Entre l'île inattendue et l'autre rive de l'Hydaspe, le gué est difficile à trouver : Alexandre s'engage le premier, comme toujours, comme il se doit. La

traversée est difficile, les chevaux ont la tête juste hors du fleuve (Ar. V, 13, 3), et l'eau tombe également du ciel : pour Arrien cette pluie violente seconde l'entreprise macédonienne, en contribuant à la dissimuler, mais pour Quinte-Curce (VIII, 13, 25-26), c'est une difficulté supplémentaire qui rehausse encore la gloire du roi. Si une fois le fleuve franchi, la bataille au corps à corps ne fait que commencer, la traversée constitue une première offensive, un signal annonciateur de la victoire. Mais au-delà du succès militaire, c'est la légende d'Alexandre qui se constitue.

La scène et la mesure du héros

Une scène

Qu'il s'agisse ou non, en effet, de livrer bataille, le fleuve devient donc souvent la scène sur laquelle le héros se donne à voir. Déjà, dans le Cydnus, c'est *agminis conspectu*, «à la vue de tous» (III, 5) qu'il entre dans l'eau. Une première fois, alors que se répand le bruit qu'il serait mort des suites d'une grave blessure reçue lors de l'attaque contre la citadelle des Sudraques, Alexandre ordonne d'accoupler deux bateaux, et y fait installer sa tente, *tabernaculum* ou σκηνή (QC. IX, 6 et Ar. VI, 13,1) comme sur une scène. Il descend ainsi le fleuve et, arrivé près du camp, fait enlever la tente, et s'expose aux regards de tous ceux qui le croyaient mort : *Statui in medium undique conspicuum tabernaculum iussit ex quo se ostenderet perisse credentibus*, «Il ordonna d'installer sa tente bien en vue afin de se montrer à tous ceux qui le croyaient mort» (IX, 6, 1).

Mais c'est surtout la descente de l'Indus (QC. IX,8,5 et Ar. VI) qui constitue un véritable spectacle, soigneusement mis en scène par Alexandre et qui laisse les riverains ébahis : à la poupe du navire, Alexandre verse dans les eaux, avec une coupe en or, une libation aux fleuves et aux dieux. Puis au signal de la trompette, la flotte immense qui couvre le fleuve se met à glisser, en formation impeccable, accompagnée sur les rives par une double escorte de cavalerie et d'éléphants ; la cadence parfaite des rameurs, les clameurs des hommes et l'éclat des armes, la disposition des rives qui amplifient les sons et offrent une visibilité idéale, la singularité du spectacle des chevaux en cage, tout concourt à l'émerveillement craintif des spectateurs attirés sur les berges et qui font escorte à Alexandre, comme à un nouveau Dionysos : *Deorum exercitum et alium Liberum Patrem, aduentare credebant*, «Ils crurent que c'était une armée de dieux qui arrivaient avec un autre Liber» (QC. IX, 8, 5). Cela rend le combat impensable : peut-on combattre des dieux, escortés de soldats invincibles (QC. IX,1,18) ?

Un adversaire

Il n'est donc pas étonnant que l'affrontement au fleuve soit décrit comme un combat «homérique», réminiscence de celui mené par Achille contre le Scamandre et dont tant d'éléments se trouvent disséminés dans les épisodes fluviaux de l'histoire d'Alexandre : au confluent de l'Acésinès et de l'Hydaspe, le bateau du roi, emporté par le courant, file vers des rapides (*rapidissimos uertices*) ; il n'obéit plus au gouvernail, et le roi est prêt à plonger, au péril de sa vie ; seuls les efforts surhumains des rameurs permettent d'échouer le navire, *cum amne bellum fuisse crederes*, «on aurait cru qu'on s'était battu contre le fleuve» (QC, IX, 4, 10-14). Ailleurs, il faut «se battre contre le courant», *luctare cum amni (sic)* (QC. IV, 9,19), qui oppose sa force (*uis*) et sa masse (*moles*). On lit des phrases similaires pour la flotte confrontée au phénomène inconnu de la marée, sur l'Indus : navires impossibles à gouverner, qui s'entrechoquent et se détruisent : *Crederes [...] <exercituum> duorum nauale inisse certamen*, « On aurait cru [...] deux <armées> navales qui se livraient bataille » (IX, 9, 16).

Se confronter au fleuve, c'est affronter un adversaire contre lequel il faut déployer ruse et audace. Ainsi, Alexandre, abandonné par ses guides, entreprend-il néanmoins une navigation aventureuse sur l'Indus, poussé par «son opiniâtre désir», *peruicax cupido* (QC IX, 9, 1), de toucher aux bornes du monde. Il n'est donc guère de traversée qui n'offre au héros la condition d'un exploit, toujours réussi. Quinte-Curce y insiste à plusieurs reprises, «l'armée aurait pu être anéantie si...» Alexandre n'avait pas été aimé des dieux et des divinités des fleuves : le vainqueur sacrifie sur les bords de l'Ister, à Jupiter Sôter, à Hercule et au fleuve, ὅτι οὐκ ἄπορος αὐτῷ ἐγένετο, «parce qu'il n'a pas été infranchissable pour lui» (Ar. I, 4, 5). Peut-être peut-on y lire, en effet, la «validation de sa souveraineté» sur le monde (Desnier, 1995), comme il l'explique à ses soldats devant le rocher de Sogdiane ou devant l'Hyphase : *Experiendo quae ceteri desperauerint, Asiam habemus in potestate*, «Nous exerçons notre autorité sur l'Asie, à force de tenter l'impossible» (QC. VII, 11, 10), « impossible » représenté souvent par la traversée des fleuves. On comprend alors pourquoi, au moment où, sur les bords de l'Indus, court le bruit de la mort d'Alexandre, ses soldats ont l'impression d'être perdus puisque, sans lui, ils se trouvent comme « au milieu de fleuves infranchissables», ποταμῶν τε ἐν μέσῳ ἀδιαβάτων (Ar. VI, 12, 2).

Deux «forces qui vont»

Se réclamant d'illustres ancêtres, Achille et Héraclès, Alexandre a comme eux dépassé les limites de la condition humaine en même temps qu'il a atteint les limites du monde. Il prend soin de souligner par un certain nombre de

gestes symboliques, cette affinité relayée par les récits historiques qui font une part plus ou moins grande à la légende : il semble que dans les textes, tant de Quinte-Curce que d'Arrien, certains indices invitent à faire du fleuve la mesure du héros.

Alexandre et les fleuves ont un point commun : ce sont des forces en marche, et leur violence est parfois destructrice. Le rapprochement est permis notamment par le lexique, particulièrement par un adjectif et un nom associé chez Arrien, ὄξυς et ὄξύτης, et un nom chez Quinte-Curce, *impetus*. Dans l'*Anabase*, deux qualificatifs reviennent souvent pour désigner un fleuve au courant rapide : βαθύς et ὄξυς. Ainsi le courant, ῥεῦμα, du Danube rend un débarquement difficile car il est violent, ὄξυ⁸, tout comme le courant de l'Oxus⁹, ou encore celui du Tigre¹⁰. C'est aussi l'impétuosité d'Alexandre, la rapidité de ses attaques et de la mise en œuvre de ses décisions, qu'expriment l'adverbe ὀξέως et le nom ὄξύτης : ainsi il donne l'ordre à ses hommes d'exécuter ses ordres «rapidement» (ὀξέως, I, 6, 1), comme il fait avancer la phalange. De fait, les Barbares «regardaient avec admiration la rapidité», ἐθαύμαζον τὴν ὄξύτητα, et l'ordre des soldats en manœuvre (I, 6, 3), tant il est vrai que l'on reconnaît la valeur du chef à celle de ses troupes. Enfin Alexandre lui-même se reconnaît cette qualité essentielle, τῆς ἐμῆς ἐς τοὺς κινδύνους ὄξύτητος, « <sa> promptitude à courir aux dangers » (I, 13, 6), qui résume sa valeur et lui défend de renoncer à traverser le Granique, comme il le rappelle à Parménion.

Alexandre et le fleuve ont donc en partage cette même force irrésistible, cet élan perpétuel, qui pourrait bien s'inscrire également dans l'étymologie de *potamos*, « eau courante », car formé peut-être sur la même racine que le latin *impetus*¹¹. L'hypothèse est séduisante et le rapprochement avec le texte de Quinte-Curce, dans lequel on trouve 29 occurrences, est intéressant : *impetus* est ainsi employé dans le sens d'«assaut» ou « avancée de l'armée¹² », « élan d'humeur », « impulsion¹³ », mais il désigne aussi le «cours si rapide» des succès d'Alexandre, auquel son malaise dans le Cydnus semble un moment mettre un terme (III, 5, 5), la violence de son emportement quand il s'apprête à tuer Clitus (VIII, 1, 44). C'est le même terme qui est employé pour désigner la force de l'eau : violence de la marée (IX, 9, 10), du courant de l'Hydaspe

8. Ar. I, 3, 4.

9. III, 29, 3 : ῥεῦμα ὄξυ.

10. III, 7, 5 : δι' ὄξύτητα τοῦ ῥοῦ.

11. L'étymologie de ποταμός peut être rapprochée d'une racine de «voler», celle de πέτομαι ou πίπτω ; πίπτω lui-même est probablement à rapprocher de *peto*, à l'origine de *impetus*.

12. QC. IV, 16, 6 ; III, 13, VIII, 14, 7, IV, 15...

13. À propos des soldats : IX, 4, 22 ; IV, 10, 8...

(VIII, 13, 9 et 16), ou encore des crues de l'Euphrate (V, 1, 28). Alexandre et les fleuves partagent la même impétuosité, forte ou violente.

Ainsi, non seulement les fleuves dessinent, chez Arrien comme chez Quinte-Curce, l'espace, géographique et mythique, nécessaire au déroulement de la conquête et de l'épopée, mais ils permettent de déployer tout un imaginaire héroïque. Si le fleuve peut quelquefois apparaître comme idyllique et charmant, il est surtout le lieu du danger et de la mort, toujours possibles, le lieu par conséquent de l'exploit héroïque, de l'audace inouïe, la métaphore de l'adversaire monstrueux. Il est aussi le lieu où se manifeste la faveur divine, *Fortuna* ou *τύχη*, toujours fuyante et instable, comme l'est également le cours du fleuve. C'est pourquoi la gloire s'acquiert par la victoire sur le fleuve, traversé, exploré et soumis, comme le sont les peuples qui habitent sur ses rives. Et c'est ainsi, comme l'écrit Racine, que, pour toujours Alexandre est «le vainqueur de l'Euphrate» !

Annexe

Noms	Arrien	Quinte-Curce
1 Strymon	I, 11, 3, 4	
2 Ebre	I, 11, 4	(X, 1, 18)
3 Fleuve noir	I, 11, 5	
4 Præctius	I, 12, 6	
5 Granique	I, 13-16 ; 14, 5	(III,1,9 ; IV, 9,22 ; IV, 14, 1, 10 ; VIII, 1, 20 ; IX, 2, 23)
6 Hermos	I, 17, 4	
7 Méandre	I, 19, 7	
8 Xanthe	I, 24, 4	
9 Eurymédon	I, 28, 1	
10 Marsyas (Lycus)		III,1,1 ; IV,16,8-9
11 Sangarios	I, 29, 5	III, 1, 12
12 Cydnos	II, 4, 7-11	III,4,8-9 ; III 5
13 Pyramus	II, 5, 8	III, 7, 5
14 Pinaros	II,7,1 ; 8,5	III, 8, 16-28 ; 12, 27
15 Nil	III,1,3 ; III,6, 1 ; III, 30, 9	IV, 7, 3-5, 9 ; 8, 4-7.
16 Lac Méotis Maréotis	III, 1, 5	IV, 7, 9 ; 8, 1
17 Euphrate	III, 7, 2	IV, 9, 6-12 ; V, 1, 12, 28
18 Tigre	III, 7, 5	IV, 9-10

	Noms	Arrien	Quinte-Curce
19	Ziobétis (Stiboitès)		VI, 4, 4-7
20	Ridagnus		VI, 4, 6
21	Bumèle	III,8,7	IV ,9,10
22	Lycos 2 (affl. Tigre)	III, 15, 4	IV,9,9 ; IV, 16, 8-9
23	Pasitigris	III, 17, 1	V, 3, 1 et 2
24	Un petit fleuve	III, 18, 6 et 10	
25	Choaspès		V ,2,9 VII, 5, 13-18 ; VII, 10, 13, 15
26	Oxos	III, 28, 9 ; 29, 2-6	IV, 5, 5
27	Iaxarte (ou Tanaïs)	III, 30, 7	V, 4, 7 ; V, 7, 9
28	Araxe 2		
29	Fleuve à sec	IV, 3, 2	
30	Tanaïs (Don)	IV, 1, 3 ; 3, 1-6	VII, 5, 36 ; 6, 13 ; 7, 2 ; 9
31	Polytimitos	IV, 5, 6 ; IV, 6, 5-7	VII, 10, 2
32	Oxos	IV ,15,7	VII,10,15
33	Ochus		VII,10,15
34	Cophen	IV, 22, 5	
35	Choès	IV, 23, 2	
36	Euas	IV, 24, 1	
37	Gureos	IV, 25, 7	
38	Choaspès		VIII, 10, 22
39	Indus	V, 4, 1-3 ; V, 7, 1	VIII, 12, 4
40	Hydaspe	V ,8-13	VIII, 13
41	Acésinès	V, 20, 8-10	IX,1,8
42	Hydraotès (Hyarotis)	V, 21, 4	IX, 1, 12-24
43	Hyphase	V , 24-29	IX, 1, 35 ; 3, 19

Tableau 1 : L'itinéraire d'Alexandre, du Strymon à l'Hyphase : relevé comparatif des fleuves mentionnés par Arrien et Quinte-Curce

Bibliographie

Textes et traductions

Auberger, Janick, éd. (2005), *Historiens d'Alexandre*, Fragments, Paris : Les Belles Lettres.

- Bardon, Henry, éd. (2003), *Quinte-Curce. Histoires*, Collection des Universités de France, Paris : Les Belles Lettres.
- Flobert, Annette, trad. (2007), *Quinte-Curce. Histoire d'Alexandre*, Paris : Gallimard (cf. p. 15).
- Savinel, Pierre, trad. (1984), *Arrien. Histoire d'Alexandre*, Paris : Éditions de Minuit (cf. p. 15).

Ouvrages généraux

- Battistini, Olivier et Pierre Charvet (2004), *Alexandre le Grand, Histoire et Dictionnaire*, Paris : Robert Laffont.
- Briand, Pierre (1985), *Alexandre le Grand, Que sais-je ?*, Paris : Presses Universitaires de France.
- Desnier, Jean-Luc (1995), *Le passage du fleuve. De Cyrus le Grand à Julien l'Apostat, Essai sur la légitimité du souverain*, Paris : L'Harmattan (cf. p. 21).
- Goukowsky, Paul (1978-1981), *Essai sur les origines du mythe d'Alexandre*, 2 t., Nancy (cf. p. 13).
- Leclant, Jean (2005), *Dictionnaire de l'Antiquité*, Paris : Presses Universitaires de France.
- Vidal-Naquet, Pierre (1984), « Flavius Arrien entre deux mondes », in : *Arrien. Histoire d'Alexandre*, trad. par Pierre Savinel, Paris : Éditions de Minuit (cf. p. 17).

L'imaginaire du marais chez Apollonios de Rhodes et Quintus de Smyrne

SOPHIE LÉCOLE-SOLNYCHKINE – LAURY-NURIA ANDRÉ

Université de Toulouse II Le Mirail – Institut Catholique de Toulouse
Laboratoire SEPPIA/LARA

Pour peu que l'on s'intéresse à l'histoire de la sensibilité paysagère, on remarque que le marais semble être victime, de la part de l'époque moderne qui en configure la réception, d'un rejet quasiment unanime. Toutefois, malgré cette répulsion, nous avons pu observer des concrétions plus singulières, des propositions, littéraires et artistiques, peut-être minorées, qui permettent de nuancer le statut de *locus horridus* attribué au marais, et de relire cet espace à la lumière de configurations positives.

Ces figures autres, nous les avons rencontrées aussi bien dans la littérature antique de l'époque hellénistique, que dans la peinture paysagère du XVII^e siècle, ou encore dans le cinéma contemporain. Si elles semblent former un intertexte, il n'est pas évident pour autant qu'elles soient des résurgences les unes des autres. Toutefois, ce qu'elles ne laissent pas de désigner, ce sont d'autres enjeux de sens pour le marais, des enjeux finalement très contemporains, très différents aussi de ceux que l'époque moderne assigne aux marais. Ce sont ces enjeux que nous allons tâcher de faire émerger.

De ce croisement de figures et de réappropriations que nous allons mettre au jour, apparaît aussi l'idée que le marais pourrait être une figure du Neutre, selon la compréhension du terme que construisit, jadis, Roland Barthes. À la fois terre et mer, humide et sec, liquide et solide, le marais apparaît comme un *tertium quid*, un «troisième terme» traversant ces catégories, et ce faisant, déjouant la frontalité de leurs oppositions. Il apparaît en ce sens comme espace à même de penser l'inassignable. Dans cette perspective, il ne sera pas surprenant de constater que son exploitation tant poétique qu'artistique va souvent se faire le relais d'une interrogation sur la construction identitaire.

Le marais à l'âge classique, configuration d'une répulsion

Débutons par un bref exposé des figures paysagères qui modélisent la réception négative dont le marais est l'objet. Nous essayerons de montrer en

quoi celles-ci, lorsqu'elles paraissent s'appuyer sur l'Antiquité, ne reçoivent en fait qu'une partie des configurations antiques ¹.

Certaines des figures que nous allons évoquer peuvent surprendre, dans la mesure où elles sont, traditionnellement, associées à d'autres espaces génériques que le marais : la mer, par exemple, ou encore, si étrange que cela puisse paraître, le désert. De fait, il faut ici noter un phénomène frappant : nombre des figures qui participent de l'élaboration de l'imaginaire du marais lui sont exogènes en termes géophysiques, et, de ce fait, leur sollicitation relève presque, parfois, de ce que l'on pourrait désigner comme une *topoïétique* ² – soit une construction de lieux par l'entremise de la fiction. Ainsi en est-il, par exemple, de la figure des Landes sahariennes, que nous évoquerons tout à l'heure.

Ainsi en est-il également des figures de la mer, et des espaces du rivage. Dans cette dynamique du «transfert», ou plutôt de la labilité des images qui président à la configuration du marais, il apparaît que l'imaginaire du marais, et, plus largement, celui des zones humides, partage certaines de ses figures emblématiques avec l'imaginaire des zones littorales. Les deux types de zones semblent mêlés dans le dispositif affectif siégeant à la configuration de ce *locus horridus* qu'est l'espace mixte, tiers, indéfini. Soit un espace qui non seulement entremêle terre et eau, dessus et dessous, mais encore qui conjoint les qualités des opposés que sont l'humide et le sec, le liquide et le solide, le stable et le mouvant, le fertile et le malsain.

Cette hypothèse, sinon d'une identité, du moins d'un traitement conjoint de l'imaginaire du marais et de celui des zones littorales, rencontre une vérification chez Alain Corbin ³, dans son célèbre ouvrage sur les représentations du rivage, *Le Territoire du vide, L'Occident et le désir de rivage, 1750-1840*.

L'étude d'Alain Corbin, bien qu'extrêmement complète en ce qui concerne la reconfiguration de la réception des zones littorales entre 1750 et 1840, et la description de la naissance de ce fameux «désir de rivage», est relativement discrète sur le fondement antique de cette répulsion moderne, qui va se transformer en un attrait inconditionnel.

1. Nous ne tenterons pas ici de donner les raisons de cette lecture partielle de l'Antiquité. Alain Corbin (2005) confirme notre hypothèse en notant que les auteurs du XVI^e et du XVII^e siècle qui constituent son corpus étaient comme « insensibles » à certaines images positives de la mer et du rivage, préférant concentrer leur lecture sur les figures négatives. Notre propos n'étant pas ici celui de l'histoire de la sensibilité, nous nous contenterons d'étudier les représentations, leur plasticité et leur labilité à travers les âges, en nous gardant de spéculer sur les modalités de leur prospérité ou de leur disgrâce.

2. Nous empruntons ici le terme à notre collègue récemment disparu, Marc Ferniot, qui y avait consacré une large partie de ses travaux (voir Ferniot, 2007, 2010 par exemple).

3. Élément qu'Alain Corbin trouve chez Jean-Paul Dufour (1984, p. 71 sq.)

Après avoir présenté les images qui participent de la configuration négative du rivage, issues de la tradition judéo-chrétienne⁴ (et dont le marais hérite aussi d'ailleurs), Alain Corbin mentionne que « la lecture des textes anciens, réinterprétés par les humanistes, [...] <va imposer> d'autres images de la mer et de ses rivages »⁵. Lesquelles seront également des images négatives. Ainsi, les lecteurs de la Renaissance, qui effectuent ce travail de reconfiguration des images antiques, seront particulièrement « sensibles à tout ce qui, dans les textes anciens, évoque la frayeur et l'horreur »⁶. Ils iront chercher leur inspiration principalement chez Virgile⁷ (les tempêtes de l'*Énéide* sont emblématiques de ce point de vue), mais aussi chez Ovide, Sénèque et Lucain. De ces lectures antiques émerge une figure d'appréciation des rivages à l'époque moderne, qui fait de la mer un lieu de colère et de violence élémentaire : c'est « l'image de la mer terrible »⁸, et les zones humides littorales sont à la fois les résidus excrémentiels et les ruines de ces colères.

On le comprend, ce ne sont pas les images positives du rivage⁹ que les modernes retiennent des auteurs antiques, mais bien plutôt les négatives. Il est d'ailleurs surprenant de constater que ces images sont, pour beaucoup, celles que l'on retrouve dans l'imaginaire classique du marais. La terre d'exil, le lieu de malheur, le lieu où sont tapis les monstres, la ruine diluvienne, le réceptacle des excréments de l'eau comme de la terre. Cette dernière image sera retenue par l'époque moderne, dans ce lent travail, sinon d'affinité élective, du moins de sélection, qui reçoit le passé et élabore le présent. Cette image, en l'occurrence, sera « adaptée » à l'espace du marais par l'époque moderne qui la développe autour des thèmes de la corruption ou de la putréfaction, mais aussi de la fièvre et de la peste. Le marais y figure l'espace putréfié : « Le caractère malsain de ses exhalaisons constitue l'une des convictions les mieux enracinées de la médecine néo-hippocratique du XVII^e et du XVIII^e siècle »¹⁰ note Alain Corbin. Ainsi, vapeurs méphitiques et autres humeurs miasmatiques, figures du pourrissant et du coagulé, configurent cette répulsion des marais qui tend au dégoût.

4. Nous n'y reviendrons pas. Nous renvoyons le lecteur à Corbin (2005, p. 11-20).

5. Corbin, 2005, p. 20.

6. Corbin, 2005, p. 21.

7. Virgile empruntait d'ailleurs lui-même certaines de ses images à Homère.

8. Cette image est d'ailleurs courante dans l'Antiquité : elle est connue et largement partagée, notamment par Horace, Tibulle, Properce, Ovide et Sénèque. Voir à ce sujet Corbin (2005, p. 22).

9. Qui existent tout de même ! Même si Alain Corbin est relativement discret à leur égard, il en note tout de même deux : le rivage comme lieu d'établissement, et le rivage comme espoir du retour.

10. Corbin, 2005, p. 28.

À cette liste des griefs antiques précisés par l'âge moderne, on peut rajouter le fait que le marais figure l'espace du tiers, ou du mixte. Ce qui était déjà le cas pour l'espace du rivage fonctionne à plein pour le marais, milieu ambivalent par excellence ¹¹.

Au terme de ce rapide tour d'horizon des figures négatives que l'âge moderne emprunte à l'Antiquité, il faut souligner qu'Alain Corbin confirme notre propos, en précisant que les auteurs du XVI^e et du XVII^e qui constituent son corpus ont délibérément laissé de côté des descriptions et des figures positives qui existaient dans l'Antiquité, et dont ils avaient certainement eu connaissance. Ainsi en est-il, par exemple, de la poésie alexandrine sur laquelle nous allons maintenant focaliser notre étude, afin de mettre en évidence l'existence de modèles esthétiques d'appréciation du marais dans l'Antiquité.

Marais et zones humides dans la poésie épique hellénistique et tardive

S'il est vrai que le marais, historiquement, a été perçu comme un de ces espaces exilés de la « dignité paysagère » (Alain Roger), il faut prendre acte du fait que cette idée hérite seulement d'une partie des modèles antiques, et en radicalise certains traits.

Ainsi, comme le montrent les travaux de Thierry Chatelain ¹², dans l'Antiquité, le marais ne semble pas avoir fait l'objet d'une mise à distance aussi franche que celle que notre modernité a mise en place ¹³.

À la relecture des épopées d'époque hellénistique et tardive, une tout autre vision du marais et des zones humides se fait jour. Il ne s'agit pas tant de remettre en question l'effet de répulsion canonisé par la pensée moderne, que de voir comment cette autre vision du marais est exploitée par la poésie et tournée en objet de fascination ou d'attrait par des poètes comme Apollonios de Rhodes ou Quintus de Smyrne. Il faut ici préciser que ces auteurs sont is-

11. « Monde ambivalent, partagé entre les divinités et les hommes, entre les morts et les vivants, associant ledessus et le dessous, la terre et l'eau... » dit Donnadiou (1996, p. 49).

12. Chatelain (2004, p. 211–221). On peut y lire : « ... Rien ne permet de détecter un sentiment "hélophobique" ou tout autre volonté d'éradiquer systématiquement les zones humides en Grèce ancienne. Il me semble au contraire qu'une fois affranchi du carcan des préjugés du citoyen, le *topos* du combat homme-nature s'estompe pour faire place à un autre marais, fertile et dispensateur de bienfaits », Chatelain (2004, p. 218).

13. Voir l'analyse des sources archéologiques, notamment les fouilles menées par la *Technische Hochschule* de Munich en Thessalie, en Béotie et dans le Péloponnèse, qui montrent que certaines zones humides, notamment inondables, étaient habitées et exploitées, donc qu'il n'y avait pas d'interdit sanitaire sur les régions de marais, comme dans le monde moderne ; voir aussi l'exemple du lac Copais, Chatelain (2004, p. 217–218).

sus d'une période de grand renouveau littéraire et artistique, surtout en ce qui concerne le genre épique, ce qui est intéressant au niveau paysager, car l'épopée accorde un statut particulier à la description des espaces du périple des héros. Espaces qui connaissent à ce moment-là une mutation emblématique, qui a pour conséquence un déploiement protéiforme du paysage, qui se voit aussi confier de nouvelles fonctions, dont une fonction narratologique de plus en plus importante. Et enfin, fruit de cette effervescence paysagère, apparaît un nouveau mot ¹⁴, *tiphos*, pour désigner le marais.

Le marais-désert : le rivage des Syrtes et le lac Triton dans les *Argonautiques* d'Apollonios de Rhodes

Dans le premier exemple de notre corpus, où nous avons pu repérer une vision positive du marais, nous allons voir que c'est au travers de l'association au désert que la vision du marais prend forme ¹⁵.

Dans les *Argonautiques*, Apollonios de Rhodes nous livre sa version du périple de Jason et des Argonautes, embarqués sur le vaisseau Argô à la poursuite de la célèbre Toison d'or.

Au chant IV, chant du retour au pays après l'enlèvement de la Toison, le poète nous offre une description intéressante des zones humides qui caractérisent le désert libyen. Il faut noter la richesse du vocabulaire des zones humides, et surtout son exploitation singulière par le poète, qui mêle divers espaces sous le sceau du mélange, de l'hybridation des composantes physiques et géographiques.

Les héros, échoués sur le fameux rivage des Syrtes, sont prisonniers d'un espace hybride : ni mer ni terre, mais les deux à la fois. La description en fait

14. L'enquête lexicale montre la grande diversité des termes désignant le marais en grec ancien. Cette grande richesse témoigne d'un intérêt positif des Anciens pour les zones humides et leurs différents types. Le lexique se distribue selon trois grandes entrées : 1) le caractère stagnant des zones humides, 2) la caractéristique du peu de profondeur, et 3) la nature même de leur matériau physique : soit le mélange de terre et d'eau. On note aussi, à travers ce relevé, l'apparition d'une connotation positive de ces espaces : du côté de la fertilité, de l'abondance, de la luxuriance, mais aussi du côté de la construction : ainsi le terme désignant «boue» ou «vase» désigne aussi par analogie un ciment ou un mortier. On note également le caractère trans-historique de ces termes. Présents dès les épopées premières d'Homère, ils connaissent peu d'évolution, la seule évolution marquante étant l'apparition d'un nouveau terme, *tiphos* « marais, étang, lieu marécageux », à l'époque alexandrine.

15. Il faut ici rappeler que le marais n'est pas un espace nouveau pour les Grecs, et, même si cela peut sembler surprenant, qu'il y est fréquemment associé au désert. Il hérite en ce sens du paysage emblématique de la plaine de Troie, *topos* grec par excellence, qui est tout à la fois perçue comme un espace désertique mais aussi comme une zone humide, un espace où il y a des marais.

plutôt un marais qu'un rivage, en insistant sur le retrait des eaux, et sur le caractère vaseux des bas-fonds qui interdisent à la nef Argô toute possibilité de navigation. Le marais est ici, à première vue, le lieu de la claustration et de la stagnation. Mais cet espace hybride, qui emprisonne les héros, est étroitement associé au désert qui le renferme, et qui, lui, est immense et illimité. Ainsi, les héros sont-ils doublement prisonniers : pris dans la vase d'une zone marécageuse forclosée, tandis que l'espace qui la recèle et d'où ils doivent s'échapper, le désert, est illimité, mais tout aussi aliénant.

Cette bipolarité de l'espace décrit, qui apparaît d'abord comme inquiétant et négatif, se construit dans le passage à travers une valeur rassurante et positive, dont la tonalité est confirmée par l'intermédiaire d'une intervention providentielle. L'introduction du terme grec *leimōn*, investi d'une dimension philosophique et religieuse, fait basculer la valeur de ce marais de la stérilité vers la fertilité, et apporte un espoir de renouveau et de survie.

Première confirmation de cet espoir : l'épisode du halage de la nef Argô dans les sables du désert de Libye. Il s'agit d'une figure singulière que celle de cette «navigation terrestre», que nous allons d'ailleurs retrouver plus loin dans notre analyse, réinvestie par Werner Herzog dans son film *Fitzcarraldo*.

La nef Argô est halée à la force des bras jusqu'au lac Triton, lac marécageux s'il en est, puisqu'il forme le paradigme des zones humides du delta du Nil dans la littérature hellénistique. Ce lac marécageux porte en fait le nom de sa divinité protectrice, laquelle accorde son aide aux Argonautes, et reconduit ensuite la nef depuis ses eaux stagnantes jusqu'à la mer. Il est ici intéressant de noter que le poète focalise l'écriture de ce passage sur la description de Triton, créature hybride, mi-homme mi-bête, mi-dieu mi-monstre, qui, selon un processus de substitution paysagère propre à Apollonios de Rhodes¹⁶, vaut pour l'espace qu'il habite. Ainsi, la figure hybride de l'espace traversé, soit le marais paradigme de la région du delta du Nil, est identifiée à la figure hybride de Triton. Par ce processus de substitution, Apollonios fait du marais l'espace de l'inassignable, qui emprunte ses caractéristiques morphologiques aux êtres étranges qui le peuplent. C'est donc un espace à investir, à la possible polymorphie et aux formes changeantes et non fixées. Le marais figure en ce sens le lieu de tous les possibles, depuis l'apparition des Nymphes libyennes, un lieu qui oscille entre espace de claustration et espace du salut.

16. Voir à ce propos la description de l'île de Lemnos par Apollonios chez André (2013, p. 343-359).

Les marais-merveille, hybridités singulières chez Quintus de Smyrne

Chez le deuxième auteur de notre corpus, Quintus de Smyrne¹⁷, de nombreuses descriptions paysagères font montre d'un intérêt tout particulier pour les marais. Si les formes de ces marais sont tout à fait inédites, on repère toutefois un point commun avec Apollonios : la représentation de ces espaces est également placée sous le signe de l'hybridation. Ce processus de mélange est porté à son terme par Quintus, puisque s'entremêlent non seulement matériaux de la géographie physique (terres et eaux), mais aussi fluides corporels humains et sécrétions animales. Et, autre singularité, Quintus présente l'origine, l'apparition, l'instauration de ces zones humides.

À ce sujet, trois descriptions ont retenu notre attention chez Quintus.

Premièrement, la zone humide du fleuve Paphlagonéios. Ce premier récit d'apparition d'une zone humide prend place dans la plaine de Troie, juste après la mort au combat du héros Memnon, chef des armées troyennes. Le fleuve naît des résidus du corps mort de Memnon, la terre nourricière étant recouverte du sang qui s'écoule de ses blessures. À son sang se mêle l'odeur atroce du lieu¹⁸, qui rappelle un autre type de liquide humain, le pus de la blessure corrompue. Ainsi, c'est l'hybridation d'éléments de nature hétérogène qui est à l'origine du fleuve Paphlagonéios, et qui caractérise l'espace humide de cet étrange fleuve (mi-organique mi-minéral) qui fait l'objet de l'admiration étonnée des spectateurs présents et à venir.

Second épisode, celui de l'ancre de Philoctète et sa flaque de pus. On y retrouve une même étrangeté de la zone humide décrite, tenant à une hybridation similaire, mélange d'organique et de minéral. Quintus dresse le portrait de Philoctète, blessé, retiré dans son ancre : on y retrouve un procédé de substitution entre le personnage et son habitat : l'un va emprunter ses caractéristiques à l'autre. La zone humide décrite n'est pas de l'ampleur d'un marais ou d'un fleuve marécageux, mais en revanche elle présente une double caractéristique étonnante, merveilleuse au sens des *mirabilia*¹⁹ antiques : non seulement la caverne, qualifiée de vaste, est recouverte par le liquide qui s'échappe de la plaie de Philoctète — c'est donc un espace humide assez conséquent — mais encore ce liquide provient d'une humeur humaine, le pus de la blessure. Elle

17. Dans les *Posthomériques*.

18. On a voulu y voir une allusion aux zones soufrées de cette région qui aurait expliqué rationnellement l'origine du mythe. Voir à ce propos Vian (1959).

19. *Mirabilia* : au pluriel, le mot latin renvoie souvent aux sept merveilles du monde. Mais très vite, il désigne aussi non seulement les merveilles architecturées produites par l'homme, mais certaines merveilles de la nature. Il prend alors le sens de « curiosité naturelle », comme c'est le cas pour les zones humides décrites par Quintus.

constitue donc à ce titre un *mirabile*, ou en grec un *thauma*²⁰, c'est-à-dire une curiosité naturelle qui fait l'admiration des spectateurs présents et à venir.

On a donc ici un récit qui retrace l'apparition d'une zone humide, et l'instauration de celle-ci en lieu «touristique» pour les générations à venir.

Avec le troisième exemple, celui de la couche des amours de Séléné et d'Endymion, nous retrouvons le vocabulaire de l'espace humide de la prairie (*polumèlon*), mêlé cette fois à un nouveau liquide : non pas le sang ou tout autre humeur humaine, mais une sécrétion animale, le lait des vaches qui paissent dans la prairie qui abrite la couche de Séléné et d'Endymion. Celle-ci est qualifiée de zone humide, et, par un effet d'optique, elle bénéficie d'un «mirage» : l'eau qu'elle recèle paraissant lait. De près, le spectateur verra la dissipation de cet effet pour découvrir une eau claire s'écoulant de la grotte aux Nymphes. Cette zone humide constitue elle aussi un *thauma*, une «merveille», que les hommes, nous dit le poète, peuvent encore observer.

Pour conclure, il est intéressant de noter que dans les trois récits, les zones humides qui sont instituées en espaces «touristiques» naissent du contact avec le corps humain : par empreinte. Pour jouer avec les mots, on pourrait dire qu'on passe là du *tupos* au *topos*, c'est-à-dire de l'espace marqué de «l'empreinte», au lieu commun, partagé, identitaire.

De ces zones humides pour le moins originales, nous retenons aussi la nature surprenante des hybridations, qui font du marais le produit de la rencontre entre substances humaines, animales, végétales ou minérales.

De quelques résurgences de ces figures singulières

Passons à présent à l'étude de quelques figures modernes du marais, qui, s'il est difficile de prouver qu'elles s'enracinent littéralement dans les images déjà évoquées, montrent cependant une proximité assez symptomatique. Elles font en effet du marais une figure de l'hybridité, dont les caractéristiques ne sont pas celles, négatives, du monstrueux, mais plutôt celles de la co-présence ou du dialogue d'éléments opposés, ce qui, nous allons le voir, va nous mener à identifier le marais à une figure du Neutre.

20. *Thauma* : équivalent grec de *mirabile*. Historiquement, la notion diffère quelque peu : le *thauma* est d'abord le principe d'émerveillement à l'œuvre dans l'espace épique à l'époque archaïque. Le sens se modifie à la période hellénistique avec l'invention du concept de «merveille du monde» et l'établissement de la fameuse liste des sept merveilles, pour enfin évoluer vers une catégorie de curiosité naturelle, plus précisément liée au paysage naturel, vernaculaire, et accentuant le sentiment d'identité, nationale ou régionale, en entraînant une sorte de promotion touristique.

Latone changeant les Lyciens en grenouilles

Si le code édeno-arcadien qui règne à l'époque moderne sur l'appréciation des paysages, et qui configure la suprématie de la campagne, riante et harmonieuse, laisse peu de place à l'espace du marais, on en remarque toutefois quelques représentations pour le moins originales. Tel est le cas de deux peintures, qui représentent toutes deux l'épisode de Latone changeant les Lyciens en grenouilles, tiré des *Métamorphoses* d'Ovide (VI, 314 -381). La première est de Bonzi²¹, datée de 1625, l'autre de Napolenato²², de 1624.

Latone, accompagnée de ses enfants Apollon et Diane, qu'elle avait eus de Jupiter, arrive au bord d'un lac ou d'un marais (le terme figure dans le texte d'Ovide) et demande aux riverains la permission de s'y rafraîchir. Ceux-ci, décidés à l'en empêcher, troublent l'eau peu profonde en en remuant la vase. Prise d'un divin courroux, Latone décide alors de les punir et les transforme *manu militari* en grenouilles.

Du point de vue de l'histoire de l'art, il s'agit d'une scène peu courante, et qui relève presque d'un infigurable de la peinture : figurer la transformation elle-même. Comme si la toile se composait de plusieurs photogrammes d'un même film, nous voyons en effet plusieurs personnages à différents degrés de leur transformation. À ce titre, il est intéressant de noter que ce type de métamorphose, qui montre une phase d'hybridation, prend place au cœur du marais. Lui-même espace hybride, il est en ce sens identifié à l'espace de la transformation qui est en train d'advenir. Toutefois, le marais reste ici un espace amène et charmant, tant pour la déesse débarrassée des récalcitrants, que pour les nouvelles grenouilles profitant enfin de toute la mesure de leur habitat.

Fitzcarraldo, de Werner Herzog

Dans *Fitzcarraldo*, film de Werner Herzog datant de 1982, une séquence nous a, quant à elle, paru former un intertexte saisissant, cette fois avec l'épopée d'Apollonios de Rhodes.

Ainsi, l'épisode du halage du bateau par-dessus la colline qui sépare le Pachitea de l'Ucayali²³ ne peut que résonner du côté des Argonautes, dont nous avons entrevu plus haut les péripéties. De la même manière, Fitzcarraldo — le personnage campé par Klaus Kinski — et son bateau sont prisonniers d'un bras

21. Pietro Paolo Bonzi, *Latone métamorphosant les bergers de Lycie en grenouilles*, huile sur bois, 36 x 45,5 cm, vers 1625, Cons. Musée du Louvre, Paris.

22. Filippo Napolenato, *Latone et les bergers de Lycie*, huile sur cuivre, 48 x 61, 5 cm, vers 1624, Cons. LVR-Landesmuseum, Reinisches Landesmuseum für Archäologie, Bonn.

23. Deux rivières péruviennes qui se finissent par se jeter dans l'Amazone.

de la rivière²⁴, et doivent, pour être en mesure de continuer leur périple, haler la nef à la force des bras afin de franchir, sinon un désert, du moins une colline. Ainsi, au désert sablonneux de Libye, dans les *Argonautiques*, répond ici l'enfer vert, le désert humide et marécageux de la forêt amazonienne. Similaire en ce sens au désert-marais d'Apollonios de Rhodes, il évoque la claustration : claustration sur le bateau, arrêté sur l'eau immobile, cerné par la terre mêlée d'eau, par la forêt aux milles embûches, sur laquelle règnent, tapis dans l'ombre protectrice des frondaisons, les indigènes. Ces derniers, selon le jeu de l'intertexte, on peut les rapprocher de Triton : figures tutélaires des rives du Pachitea, ils interviendront également en faveur, non pas des Argonautes mais des «Mollynautes», en les aidant à passer la colline afin de retrouver des eaux navigables.

Cependant, l'analogie s'arrête là, puisque la figure finit par s'inverser : les Indiens lâchent le bateau dans les rapides de l'Ucayali, et la tentative de Fitzcarraldo se solde par un échec.

Cependant, lorsque, dans certains passages du film, le bateau semble naviguer sur les frondaisons de la forêt, c'est une autre image antique qui émerge, celle de la «navigation forestière» imaginée par un autre auteur de l'Antiquité tardive, Lucien de Samosate, dans ses célèbres *Histoires Vraies*. Dans l'épisode en question, les navigateurs, gênés par les racines des arbres qui colonisent l'eau, décident d'inverser le processus : puisque la navigation sur l'eau est empêchée par les arbres, pourquoi ne pas hisser le bateau sur la cime des arbres et ainsi poursuivre la route jusqu'à la prochaine étendue d'eau ? Ce passage, vu par les spécialistes comme une relecture parodique de l'épisode épique du halage d'Argô, participe manifestement de l'intertexte dont nous découvrons ici les ramifications.

Le marais-désert

Cette figure mixte, que l'on a croisée tout à l'heure avec Apollonios de Rhodes, on va la retrouver reterritorialisée en France. C'est cette fois la figure du désert saharien, récemment modélisé par la conquête de l'Afrique, qui va servir de relais esthétique à l'appréciation de régions marécageuses françaises au XIX^e siècle. On trouve ainsi cette métaphore dans les écrits de Balzac, avec une description des marais salants de Guérande, dans *Béatrix* (1839), dans les

24. En réalité, Fitzcarraldo avait initialement prévu de faire passer le bateau d'une rivière à l'autre, afin d'atteindre la terre qu'il venait d'acheter sur les rives de l'Ucayali, qu'il ne pouvait pas remonter en bateau à cause de rapides. Toutefois, ainsi que le précise le capitaine du bateau, ils ne pouvaient pas remonter davantage le Pachitea à cause de la présence d'un banc de sable, qui fait jouer l'intertexte en notre faveur, faisant donc du Pachitea leur rivage des Syrtes !

écrits de Voltaire, qui comparait déjà les Landes de Gascogne au désert de Sinaï, et enfin, plus surprenante encore, la figure du «Sahara français» des marécages landais, qui se popularise au XIX^e siècle, au point de devenir une véritable fiction identitaire.

Ainsi, comme le note l'ethnologue Bernard Traimond, au XIX^e siècle :

L'image des Landes se fond dans celle du Sahara. La langue et les mœurs des habitants sont décrits comme des plus singulières et, sur l'espace ainsi légitimement offert à l'œuvre civilisatrice, les entreprises d'aménagement et de peuplement construisent un univers inspiré de cette représentation : adoption d'éléments d'architecture mauresque, installation d'un collège de pères blancs, introduction de palmiers et de baobabs, puis de buffles, puis [...] de dromadaires qu'il est question d'utiliser comme bêtes de somme. Des essais y sont faits pour acclimater des espèces exotiques...²⁵.

Nous sommes ici réellement en présence d'un processus « topoiète », radicalement artialisant, qui fictionne la contrée choisie à partir d'une image exotique, et va jusqu'à la façonner (artialisation *in situ*) pour augmenter l'effet d'analogie.

Conclusion : le marais, figure du Neutre

Chez Roland Barthes, qui en construit une acception singulière dans le cours éponyme²⁶ qu'il donne au Collège de France en 1977-1978, est Neutre ce qui déjoue le paradigme de l'assignation. Du point de vue de la sémiologie, le sens, l'assignation du sens, repose sur des couples d'opposés binaires : chaud/froid, blanc/noir, terre/mer, humide/sec, etc., dont il faut choisir l'un à l'exclusion de l'autre. En ce sens, va relever du Neutre chez Barthes toute figure ou « inflexion » qui refuserait de se plier à cette tyrannie du sens, et viendrait, dans cette perspective, déjouer la frontalité des assignations catégorielles. On voit ici que Barthes s'éloigne des acceptions classiques du terme, et fait du Neutre un principe actif, vibrant d'enjeux.

On retrouve dans ce Neutre la spécificité qui caractérise l'imagerie du marais qui nous venons d'évoquer. Ni terre, ni mer, ou plutôt terre et mer à la fois, stable et mouvant, liquide et solide, sec et humide, car le Neutre chez Barthes ne se conçoit pas en termes privatifs (ni-ni), mais plutôt selon le schème de la coprésence des opposés, qui ouvre ainsi l'imaginaire polymorphe du marais à l'infini des fictions.

L'infini des fictions, c'est ici l'écho sans cesse repris d'une figure, qui se déplace dans la mémoire, dans les œuvres et dans le temps, à la fois identique

25. Cité par Donnadiou (1996, p. 59).

26. Barthes, 2002.

et toujours singulière. L'écho d'une figure qui, de résurgence en résurgence, nous mène du désert-marais du rivage des Syrtes aux Landes sahariennes, du halage d'Argô à travers les sables du désert libyen au halage du bateau de *Fitzcarraldo* par-dessus la colline amazonienne, et enfin des marais produits par les sécrétions humaines et animales au marais réceptacle de la mutation du corps humain. L'infini des fictions, c'est aussi celui que désigne la dynamique de la « topoiétique », création de lieux communs par l'entremise de la fiction, qui, appliquée au marais, permet de croiser les figures, de métisser les identités, afin, toujours, d'en construire de nouvelles.

C'est bien dans cette perspective que le marais comme figure du Neutre semble nous conduire, puisque, à la recontextualisation des exemples antiques que nous avons étudiés, l'instrumentalisation du marais comme espace de l'inassignable — du Neutre en ce sens — permet aux auteurs de médiatiser leur réflexion sur une identité problématique.

Ainsi, si l'on prend en compte le contexte d'écriture de ces épopées, il apparaît qu'à l'époque hellénistique et tardive, les marais, ces lieux du mélange des frontières, deviennent des espaces investis par le travail poétique, des laboratoires esthétiques destinés à camper une identité hellène problématique, au moment où elle subit de profondes transformations (hypertrophie due aux conquêtes d'Alexandre, puis hypotrophie due aux crises de la Tétrarchie et à la chute de Rome). Transparaît donc dans la littérature la nécessité de repenser la place des hommes au sein de ces nouveaux espaces, dont l'identité est à construire.

Ainsi Quintus de Smyrne va-t-il user de la description de ces zones humides, afin d'en faire le lieu, non seulement de la geste des héros, mais bien plus : d'une revendication identitaire, destinée à construire, par les moyens du poème, l'identité paysagère, géographique, topique et culturelle des provinces d'Asie mineure, qui rêvent une identité grecque sous domination romaine, comme possible instrument de contre-pouvoir sinon politique, du moins culturel et identitaire. Bref, de la « topoiétique » au sens propre : fabriquer un lieu commun par l'entremise de la fiction !

On voit donc émerger, tant chez Apollonios que chez Quintus, une autre fonction de la représentation des marais, cette fois-ci symbolique : ils permettent de médiatiser un questionnement sur l'identité, et, à travers celui-ci, de recomposer une image du monde, entre un idéal politique grec centré sur Athènes, et une réalité administrative qui tente de sauver Rome comme centre effectif du pouvoir, alors que les provinces prennent tour à tour leur indépendance et proposent leur propre capitale comme centre du pouvoir.

Et ainsi, dernier retournement, Neutre toujours, de cette figure du marais, puisque c'est désormais l'inassignable qui permet d'assigner, faisant de la description des zones humides non plus seulement le lieu d'une réflexion

sur une identité problématique, mais bien celui d'une fondation (Port-Argô), d'un enracinement, bref, d'une création identitaire.

Bibliographie

- André, Laury-Nuria (2013), « Lemnos chez Apollonios de Rhodes : *ekphrasis*, paysage insulaire et spatialisation », in : *La Trame et Le Tableau, Poétiques et rhétoriques du récit et de la description dans l'Antiquité grecque et latine*, éd. Michel Briand, La Licorne 101, Rennes : Presses Universitaires de Rennes, p. 343–359 (cf. p. 32).
- Barthes, Roland (2002), *Le Neutre, Cours au Collège de France (1977-1978)*, Paris : Seuil-IMEC (cf. p. 37).
- Chatelain, Thierry (2004), « Entre terre et eau. L'exploitation des marais en Grèce ancienne : une pratique aux marges de l'agriculture ? », in : *Les Hommes et la terre dans la Méditerranée Gréco-romaine*, Pallas 64, Toulouse : PUM (cf. p. 30).
- Corbin, Alain (2005), *Le Territoire du vide, L'Occident et le désir de rivage, 1750-1840*, Champs, Paris : Flammarion (cf. p. 28, 29).
- Donnadieu, Pierre, éd. (1996), *Paysages de marais*, Paris : Éditions Jean-Pierre de Monza (cf. p. 30, 37).
- Dufour, Jean-Paul (1984), « Étude lexicographique des paysages bibliques », in : *Actes du Colloque du CIEREC*, Presses de l'Université de Saint-Étienne (cf. p. 28).
- Ferniot, Marc (2007), « Figures de l'arbre chez Antonioni : conjectures pour une topoiétique », in : *L'Arbre*, Entrelacs 6, Toulouse : Presses de l'imprimerie intégrée de l'Université de Toulouse-Le Mirail, p. 71–85 (cf. p. 28).
- (2010), « Le voyage comme retour à la maison : une poïétique du *Heimat* », in : *Le voyage créateur*, éd. Éric Bonnet, Paris : L'Harmattan (cf. p. 28).
- Vian, Francis (1959), *Recherches sur les Posthomerica de Quintus de Smyrne*, Paris : Klincksieck (cf. p. 33).

Confrontation de l'imaginaire de l'eau dans l'épopée latine l'*Énéide* de Virgile et dans l'épopée celtique *La Razzia des vaches de Cooley*

DOMINIQUE GOGUEY – FABIEN DUBOUCHET
Université de Savoie
Laboratoire LLS

On connaît depuis Gaston Bachelard l'importance des éléments dans l'élaboration des «rêveries». L'eau semble caractérisée par son ambivalence, à la fois nourricière et susceptible d'être destructrice. Dans quelle mesure l'imaginaire de l'eau est-il tributaire du genre littéraire, du contexte culturel ? C'est ce que nous proposons d'étudier à travers deux épopées antiques, l'une irlandaise, l'autre latine.

Selon Thierry Luginbühl, «par leur caractère archaïque, par leur diversité et leur ampleur, les textes irlandais constituent de loin la meilleure source pour étudier les croyances, les rites et la société des cultures antiques». Le récit de *La Razzia des vaches de Cooley*, fixé en gaélique ancien, raconte les exploits de Cuchulainn, héros de l'Ulster en lutte contre les autres provinces de l'Irlande. Il est, toujours d'après Thierry Luginbühl, le «témoin miraculé d'une immense littérature orale celtique»¹. Bien qu'un seul mot en gaélique recouvre ce que nous appelons épopée, mythe et histoire, *La Razzia* présente les principales caractéristiques d'une épopée d'origine orale, elle est centrée autour du héros guerrier, fils du dieu Lug, poète, doté de la lumière et du pouvoir de se transformer physiquement. Les constantes du style formulaire, comme les convergences d'objets décrits avec des découvertes archéologiques, telles que le char armé de plusieurs faux², suggèrent une époque ancienne (V^e siècle ap. J.-C.). L'*Énéide* pour sa part a été fixée dans sa forme quasi-définitive en un court laps de temps de l'histoire romaine au I^{er} siècle ap. J.-C. C'est une œuvre qui porte à la fois l'imaginaire de l'eau de tout un peuple, transmis par d'autres épopées perdues, et les représentations personnelles du créateur qu'est Virgile. Que nous révèle la comparaison de cet imaginaire de l'eau avec ce que nous propose l'épopée irlandaise *La Razzia des vaches de Cooley*, plus tardive dans sa forme écrite (XI^e siècle) mais porteuse aussi des traits de l'épopée orale celtique, dans une région non romanisée ?

Nous allons d'abord donner un aperçu synthétique des connotations de l'eau dans l'imaginaire romain, en distinguant différents concepts sous lesquels se décline cette représentation. En quantité d'occurrences, l'eau inter-

1. Luginbühl, 2006, p. 34.

2. Luginbühl, 2006, p. 34.

vient plus densément dans la première moitié de l'épopée virgilienne, du fait de la structure narrative de l'œuvre.

L'eau dans l'épopée romaine

L'eau comme élément hospitalier

L'aspect positif de l'eau est nettement minoritaire en occurrences. L'eau à l'intérieur des terres a plus de chances d'être rassurante puisqu'elle est délimitée (entourée et moins profonde). On en voit les contours ; donc, d'une part elle est moins mystérieuse pour l'homme, et d'autre part elle est modérée par les contraintes (à l'inverse de l'eau de l'océan, comme nous le verrons plus loin). Au livre I, on trouve un point d'eau à l'abri, décrit comme un havre de paix : «Une île dont les flancs, par leur disposition, offrent un port : les flots venus de la haute mer se brisent tous contre cette barrière»³. Il y a séparation et protection de la violence. Avec l'expression du vers suivant, «à droite et à gauche il y a de vastes rochers»⁴, Virgile insiste sur les délimitations au même titre qu'il insiste sur le manque de délimitations dans l'océan : nous retenons pour cette raison qu'il s'agit d'un critère important dans la perception de l'eau chez le Romain. Pour Joël Thomas, l'eau douce est un «adjuvant du projet héroïque» au contraire de l'eau salée. L'eau douce «exorcise»⁵ la menace de mort de la mer. Très ponctuellement, l'eau peut apparaître comme purificatrice. Au livre IX, l'eau du Tibre lave Turnus du carnage qu'il vient de faire. Cette eau purifie d'une crasse qui l'empêche de «respirer»⁶. Ici, l'eau est utile, elle revêt une connotation adjuvante pour l'homme.

L'eau comme élément hostile

En dépit de son implication dans quelques contextes favorables, le visage négatif de l'eau est le plus représenté dans l'œuvre. Il se décline en trois aspects.

Un élément insaisissable

L'eau étant par nature insaisissable, elle n'offre pas une base stable et laisse craindre le pire lorsque l'on s'en remet à elle pour sa survie, comme c'est le cas

3. Virgile, *Énéide*, I, 159–161 : *Insula portum | efficit obiectu laterum, quibus omnis ab alto | frangitur.*

4. Virgile, *Énéide*, I, 162 : *Hinc atque hinc vastae rupes.*

5. Thomas, 1981, p. 77–78.

6. Virgile, *Énéide*, IX, 813 : *respirare.*

des Troyens en fuite vers une nouvelle terre. Virgile mentionne l'eau pour la première fois avec le milieu marin, dans les premiers vers : «Longtemps il fut le jouet, et sur terre et sur mer»⁷. Les deux éléments en parallèle résument la structure de l'œuvre. Ainsi la moitié «marine» de l'épopée, première grande phase d'épreuves, se présente ici comme un frein à l'accomplissement de la quête. Un peu plus loin est explicitée la nature du danger avec l'expression «jouets de la mer immense»⁸ où transparait l'impuissance devant cette instabilité qui dépasse le champ de contrôle de l'homme. Au livre III, Énée raconte : «Je me lance, exilé, sur la mer»⁹. La mer ici s'oppose à la notion de familiarité puisqu'elle reçoit ceux qui n'ont plus de terre, ceux dont l'identité est en crise puisque leur origine est détruite, et dont le destin est en train de subir une transition. Le choix du verbe *feror*, « je suis emporté », confirme l'impuissance du narrateur.

Toujours dans le livre III, le héros et ses compagnons décident de partir des monts Cérauniens pour rejoindre l'Italie¹⁰. D'un point de vue géographique, c'est en effet au niveau des monts Cérauniens que la mer Adriatique se resserre le plus, permettant une traversée plus courte : les Teucères cherchent à faire le moins de trajet possible en pleine mer. Joël Thomas interprète l'attitude face à l'eau comme l'inquiétude de «l'homme devant la mobilité et l'instabilité du temps qui fuit»¹¹. Nous avons donc bien affaire à une première forme d'aversion romaine devant la fluidité, les remous et la versatilité qui caractérisent l'eau. Si l'eau est imprévisible, il est difficile alors de connaître aucune limite à son activité et sa puissance. Cette dernière se matérialise dans la tempête. Lorsqu'il est question du déchaînement du milieu aquatique, Joël Thomas souligne la dimension subjective de l'approche virgilienne, où ressortent précisément les préoccupations du Romain : «Ce n'est pas une tempête que Virgile nous décrit, c'est l'image symbolique que prend la tempête à ses yeux, lorsqu'elle éveille tout un monde de réticence, d'angoisses devant la violence déchaînée»¹², ce qui nous amène à considérer la tempête virgilienne comme un paroxysme spécifique au danger aquatique dans la vision du Romain.

Un milieu dépourvu de mesure

L'eau apparaissait au début de l'épopée à travers le mot *altum* : « le large, la pleine mer, la mer profonde ». Le large par définition correspond à un lieu

7. Virgile, *Énéide*, I, 3 : *Et terris jaçtatus et alto*. La traduction citée est celle de Maurice Rat (1965).

8. Virgile, *Énéide*, I, 29 : *Iactatos aequore toto*.

9. Virgile, *Énéide*, III, 11 : *Feror exsul in altum*.

10. Virgile, *Énéide*, III, 506 sq.

11. Thomas, 1981, p. 76.

12. Thomas, 1981, p. 80.

où l'on ne voit pas le fond, dans un sens ou dans l'autre (profondeur et horizon). Cet infini où les sens ne perçoivent plus de limite défie l'entendement : il est pour le Romain signe d'une inquiétante absence de mesure. Le danger apparaît dans le récit lorsque l'on est loin de la terre : «Quand nos embarcations eurent gagné la pleine mer, et qu'aucune terre n'apparaît plus, mais le ciel de toutes parts et de toutes parts la mer, alors s'arrête au-dessus de ma tête un sombre nuage, qui portait la nuit et la tempête»¹³. Le chiasme *caelum undique et undique pontus* mime peut-être le regard qui cherche un repère autour de lui et n'en trouve pas. À travers la tempête, le récit fait surgir l'objet de crainte directement lié à la pleine mer. Joël Thomas remarque l'«image du rivage qui disparaît, toujours associée, dans les instants qui suivent, à un danger qui surgit»¹⁴. On retrouve le même phénomène presque mot pour mot au début du livre V, avec la précision que la volonté de Neptune n'est pas même limitée par celle de Jupiter : «Même si Jupiter s'en portait garant, je n'espérerais pas toucher l'Italie avec ce ciel»¹⁵, dit Palinure. Le recours aux allégories divines pourrait être une manière symbolique d'exprimer la toute-puissance de l'eau sur le destin humain, ce qui nous amène à nous interroger sur le rapport entre l'eau et la mort.

Une intrication avec l'imaginaire de la mort

L'eau renvoie à l'invisible, que ce soit au sens propre (fond obscur et horizon invisible) ou sous l'aspect de la menace cachée derrière un masque de calme. Les tempêtes sont en effet subites et imprévisibles, elles «surviennent à une vitesse foudroyante»¹⁶. La mer incontrôlable domine l'homme et le menace de mort. Pour Joël Thomas, «l'eau est alors le support, et l'expression symbolique de cette crainte»¹⁷. Ainsi, la dimension de l'invisible contribue à l'angoisse de la mort, à travers l'instabilité et peut-être la notion de transition, puisque l'eau permet un passage de terre en terre. Le début de l'œuvre établit, comme nous l'avons vu, que la mer est un instrument de châtement.

Mais plus explicitement, le paysage marin en lui-même est associé à la mort à plusieurs reprises. Lorsqu'Éole déclenche la première tempête, «sur la mer une nuit sombre s'étend ; [...] et l'univers offre aux hommes le spectacle de

13. Virgile, *Énéide*, III.192–195 : *Postquam altum tenuere rates nec iam amplius ullae | apparent terrae, caelum undique et undique pontus, | tum mihi caeruleus supra caput astitit imber | noctem hiememque ferens.*

14. Thomas, 1981, p. 76.

15. Virgile, *Énéide*, V, 17–18 : *Non, si mihi Iuppiter auctor | spondeat, hoc sperem Italiam contingere caelo.*

16. Thomas, 1981, p. 77.

17. Thomas, 1981, p. 77.

la mort présente»¹⁸. Au livre II, Virgile rappelle que la nuit part de l'océan¹⁹, conformément à une tradition mythologique. On peut penser que cela est lié à l'inconnu de l'outre-mer : ne sachant pas d'où vient la nuit, l'imaginaire la fait venir précisément de là où l'on ne sait ce qu'il y a. La «mer profonde» dans le livre V est associée à la mort (d'Anchise), les Troyennes la contemplent en pleurant. Ici, l'immensité de la mer devient pour Joël Thomas le «cadre symbolique <du> désespoir» des Troyennes²⁰. Même l'eau douce peut parfois être violente et mortifère selon un répertoire de lieux communs, comme les eaux sales du Styx²¹. Il est possible d'interpréter la joute nautique pour les jeux funèbres en l'honneur d'Anchise, au livre V, comme un défi à cet élément risqué, un contrôle du risque qui exorcise l'angoisse. À l'absence de limite, Énée oppose un balisage soigneusement disposé :

Il est au loin dans la mer, [...] un rocher que les flots battent et submergent parfois [...] ; par temps calme il fait silence, et dresse parmi l'onde immobile une plate-forme, qui offre, aux jours de soleil, une agréable station aux plongeurs. Le vénérable Énée y fait dresser, comme une borne, une yeuse verte et feuillue, but d'où les matelots devront revenir après l'avoir tourné par un long circuit.

Est procul in pelago saxum

*[...] quod tumidis summersum tunditur olim
fluctibus, [...]; tranquillo silet immotaque attollitur unda
campus et apricis statio gratissima mergis.*

*Hic viridem Æneas frondenti ex ilice metam
constituit signum nautis pater unde reverti
scirent et longos ubi circumflectere cursus*²².

La topologie propose une oscillation entre *locus terribilis* et *locus amoenus*. En effet, d'une part le rocher touche au monde du danger (il est loin dans la mer, au milieu de l'agitation et du risque de submersion) et, d'autre part, il fournit un support stable pour l'homme dans un cadre de paix («onde immobile», «jours de soleil»). C'est la marge de manœuvre opportune pour conquérir un peu de l'élément hostile et affronter l'adversité sublimée en défis sportifs, c'est-à-dire en une activité sociale. Il est intéressant de noter que, le rocher étant au loin, il ne peut servir que d'étape de trajet et les nageurs doivent effectuer un circuit fermé : le point d'arrivée est égal au point de départ, comme si la difficulté associée à l'eau référait toujours symboliquement aux changements, à l'éloignement de l'origine.

18. Virgile, *Énéide*, I, 89-91 : *Ponto nox incubat atra | [...] | praesentemque viris intentant omnia mortem.*

19. Virgile, *Énéide*, II, 250 : *Ruit Oceano nox.*

20. Thomas, 1981, p. 148.

21. Thomas, 1981, p. 92.

22. Virgile, *Énéide*, V, 124-131.

Pour conclure sur l'eau dans *l'Énéide*, l'élément aquatique est en général plutôt considéré de façon négative par le Romain, l'eau n'étant positive que si elle est maîtrisée et dominée par l'homme : l'inquiétude devant l'instabilité et le souci de maîtrise semblent les points-clés de la vision virgilienne de l'eau.

L'eau dans l'épopée celtique

Dans l'épopée celtique, on observe que les références à l'eau sont nombreuses, mais peu développées et rarement qualifiées.

Une eau sacralisée

Comme partout la sacralisation est un des visages de l'imaginaire. Noémie Beck prend appui à la fois sur la linguistique et les données archéologiques pour montrer une intense sacralisation de l'Irlande celtique. Les principales rivières, la Shannon²³, la Boyne²⁴, l'Erne sont dédiées à des divinités, et la Dee a un nom lié à *deva*, radical de « divin ». À cela s'ajoute la pratique des dépôts en milieux humides, bien connue dans toute l'Europe celtique²⁵ et bien attestée en Irlande²⁶, qu'on trouve à partir de la fin de l'âge du bronze : ces dépôts sont constitués d'un assemblage de très beaux objets, comme les trompettes d'apparat «de qualité superbe» déposées dans le lac situé²⁷ au pied du site de Navenfort qui correspond à l'Emain Macha, où s'est déroulée l'enfance du héros.

Dans *La Razzia...*, on saisit la croyance en la fonction curative des eaux quand le héros blessé est emmené par ses compagnons : «Ils l'emmenèrent avec eux aux ruisseaux et aux rivières pour effacer et laver ses coupures, ses plaies et ses nombreuses blessures dans ces fleuves et ses rivières, car les Tuatha de Dannan mettaient des herbes et des plantes de guérison pour aider et assister Cuchulainn»²⁸. La fonction curative est appréhendée de manière sensiblement différente que dans les sanctuaires de sources guérisseuses tels qu'on en connaît en Gaule ; en effet dans ceux-ci des *ex-votos* ou des statues de bois ou de pierre représentent des parties malades du corps, ce qui suggère explicitement un remerciement après une demande satisfaite, et un rapport d'implorant à imploré. Le héros irlandais au contraire ne demande rien,

23. Beck, 2009, p. 357.

24. Beck, 2009, p. 357.

25. Stefan Wirth s'attache à cerner l'extension chronologique et spatiale des dépôts en milieux humides en centrant son étude sur les casques : Wirth (2007).

26. Raftery, 2006, p. 174.

27. Raftery, 2006, p. 174.

28. Guyonvarc'h, 1994, p. 202.

les eaux bienfaisantes lui sont préparées par des êtres divins, ce qui suggère davantage un rapport d'égal à égal, à rapprocher peut-être des beaux objets donnés dans les dépôts.

Eau matérielle / eau imaginaire ?

Une première particularité réside dans la difficulté de distinguer l'eau appréhendée dans sa matérialité et l'eau dans sa dimension imaginaire. L'eau est ainsi le milieu de vie naturel où le héros pratique habituellement la chasse au canard, et son adversaire note : «Cuchulainn se trouvait là, devant, sur l'eau», mais il devient en même temps l'élément sur lequel le héros va réussir par ses acrobaties merveilleuses à éviter «les neuf pieux que lui lance son adversaire»²⁹. Les nombres sont importants dans *La Razzia...* et celui-ci participe du caractère symbolique de l'événement.

Un deuxième exemple est l'eau des baquets : lorsque le héros enfant revient plein d'ardeur de ses premiers exploits, l'eau est le liquide refroidissant qui sert à calmer : «On porta le jeune garçon dans trois cuves d'eau froide pour lui noyer sa fureur»³⁰ ; mais ce qui pourrait être une simple utilisation physique de l'eau est associé à des nombres : trois baquets et cinquante femmes qui ont la poitrine dénudée³¹. Ce rite est pratiqué au début du récit et le jour de la mort du héros. Le premier récit se termine par une métamorphose du héros dont la spécialité est de changer de forme, et on peut se demander si le corps brûlant plongé dans l'eau froide et prenant une forme nouvelle n'évoque pas le travail du fer, déterminant dans la société celtique.

Cette co-présence de l'eau matérielle et de l'eau investie par l'imaginaire est perceptible à propos des épisodes concernant les gués³². Une cinquantaine de ces passages sur l'eau sont évoqués dans le récit et constituent les lieux principaux des combats, au point de donner naissance à l'expression «la rencontre du gué». L'eau semble l'élément idéal pour évacuer les restes de l'adversaire, par exemple quand Cuchulainn vient de tuer une centaine d'adversaires : «Ath Cro est le nom du gué où ils étaient, cela est adapté à la masse du sang coagulé et du sang liquide qui partait dans la rivière»³³. Cette fonction mécanique est intégrée à un récit étimologique, chaque récit explique le

29. Guyonvarc'h, 1994, p. 124.

30. Guyonvarc'h, 1994, p. 102.

31. Guyonvarc'h, 1994, p. 280.

32. Les gués sont les lieux privilégiés des dépôts de beaux objets dans toute l'Europe celtique ; Dumont (2002, p. 162) réexamine les différentes hypothèses : destruction volontaire pour des raisons économiques, présence d'habitats sur les berges, chutes fortuites pour mettre en avant le caractère intentionnel et rituel de ces dépôts.

33. Guyonvarc'h, 1994, p. 142.

nom du gué. Et ces gués font l'objet de prescriptions qui semblent d'ordre rituel : «Cuchulainn arriva au gué, Ferdiad se tenait sur le côté méridional du gué. Cuchulainn s'installa sur le côté septentrional»³⁴.

Une deuxième originalité semble émerger des références à l'eau, c'est la rareté de l'eau «noire». Alors que le milieu géographique irlandais auquel renvoie *La Razzia...* abonde en lacs, marais, étangs dont les contours mal définis, la profondeur inconnue, sont susceptibles d'être associés à des peurs, on retrouve seulement deux associations négatives : l'une concerne un monstre du lac³⁵, issu d'un lac dans un paysage «de profondes tourbières», et ce monstre est vaincu par le héros ; l'autre est liée à l'apparition de la Morrigan «qui vint alors sous la forme d'une anguille noire et glissante en descendant le fleuve»³⁶. Ailleurs le héros entretient un rapport de familiarité avec l'eau. L'épisode final de *La Razzia...* qui raconte la mort de Cuchulainn est significatif de l'absence de crainte de l'eau : les deux chevaux du héros, très humanisés, préfigurent cette sérénité. Le cheval Gris de Macha verse des larmes quand son maître est blessé, et, blessé à son tour, «il retourna dans le lac»³⁷ ; on sait par l'épisode de Bricriu³⁸ qu'il venait du lac :

« Il avait dompté ce jour-là l'un des deux chevaux qu'il attacha à son char, le Gris de Macha, au bord du lac Gris [...] Au moment où le cheval émergeait du lac, Cuchulainn s'était glissé jusqu'à lui, l'avait empoigné par l'encolure [...] l'avait maîtrisé après une courte lutte. » Le second cheval, le Noir de la Merveilleuse vallée, partit, regagna le lac noir de Muscraige [...] le cheval à son retour se précipita dans le lac.

Le narrateur précise les intentions du héros : «Il désire aller vers le lac», ses gestes et ses mobiles sont détaillés : «Il ramassa alors ses entrailles dans son ventre et il alla au lac, il y but du liquide et il s'y lava»³⁹. À la matérialité de l'eau, à la fonction purificatrice de l'eau s'ajoute l'absence de recul et la détermination. Aller au lac est une volonté affirmée puis réalisée par Cuchulainn.

L'eau et la mort se superposent, puisque le Sid, paradis des héros est «derrière l'eau» et pendant les trois jours de la fête de Samain, les héros morts passent par les sources, ou les points d'eau, d'un monde à l'autre. À cet égard l'appellation du lac de l'Eau mince semble significative de la perméabilité.

C'est peut-être parce qu'elle n'est pas investie de craintes que l'eau est aimée dans sa dimension sauvage. Cuchulainn essaie de vaincre son adversaire

34. Guyonvarc'h, 1994, p. 175.

35. Markkalé, 1997, p. 77, 89.

36. Guyonvarc'h, 1994, p. 137.

37. Guyonvarc'h, 1994, p. 306.

38. Markkalé, 1997, p. 52.

39. Guyonvarc'h, 1994, p. 287.

par le tour du javelot-foudre qui nécessite de canaliser l'eau ; Loeg, assistant du héros, «emplit l'étang, endigua l'eau et resserra le flot du gué», mais son adversaire défait la digue et le narrateur commente en ces termes l'irruption de l'eau naturelle : «Idh courut jusqu'à pièce d'eau et fit rapidement un trou dans le barrage, si bien que la rivière jaillit avec son bruit sauvage, son bondissement⁴⁰ et son courant rapide, dans les rigoles de la rive, continuant son joyeux cours primitif»⁴¹. Cette absence de crainte de l'eau et cette valorisation du sauvage est à relier plus généralement à la familiarité que manifeste le héros avec les forêts, au cours du combat avec son frère de lait Ferdiad il évoque des souvenirs communs : «Nous étions des amis de cœur | nous étions des amis dans chaque forêt | [...] nous avons erré ensemble | nous avons visité chaque forêt dans l'enseignement de Scathach».

Ce parcours rapide des références à l'eau dans les deux épopées aboutit à une presque totale opposition de la représentation de l'eau. Alors qu'on aurait pu attendre une eau euphorisée dans l'épopée méditerranéenne, l'eau y est rarement hospitalière, et seulement quand elle est conforme au *topos* du *locus amoenus*, c'est-à-dire délimitée, paisible et surtout maîtrisée par l'être humain. Virgile s'inscrit dans la continuité du *topos* gréco-romain, mais il le démultiplie en investissant les eaux des forces déchaînées qui structurent l'imaginaire de son œuvre. Le rapport à l'eau devient initiatique, dans la mesure où celle-ci permet au héros de se dominer et de grandir. L'eau, le feu et la passion amoureuse, comme Joël Thomas l'a montré, semblent autant de visages pris parallèlement par la violence, que le héros apprend à maîtriser tout en se maîtrisant lui-même.

Dans *La Razzia...* au contraire l'eau est épique, parfois elle est l'obstacle que le héros affronte, le plus souvent elle lui est bénéfique. Dans l'imaginaire romain, l'apparition de l'eau s'intègre souvent dans un tableau plus large (motif de la tempête, paysage bucolique) dont la signification résulte d'une combinaison particulière d'autres éléments (pour le paysage bucolique par exemple, des rochers entourant une lagune et de la végétation dans une ambiance paisible) ; l'eau chez les Celtes semble une entité exploitée pour elle-même. Chez les Romains, l'eau reste plus souvent élément naturel à proprement parler : comme elle est moins intégrée à la culture, la fiction lui donne son importance à travers des représentations négatives ou bien une transposition allégorique anthropomorphe (nymphes ou dieux de fleuve), alors que l'eau dans les récits celtes peut intervenir plus souvent comme entité propre, directement animée de qualités surnaturelles qui tendent à la définir comme magique.

40. La même effervescence de l'eau est appréciée : «Nous irons, dit Couhoulain, pour voir l'écume sur les rives de Loch Echtra, c'est la coutume de s'y tenir».

41. Guyonvarc'h, 1994, p. 192.

Un indice vient nuancer cette différence entre les deux contextes civilisationnels. La vision romaine est partagée par la tradition grecque, chez laquelle l'eau douce concentre presque à elle seule la définition de l'élément aquatique. Renato Scariati et Gianni Hochkofler relèvent dans un corpus grec les épithètes associées à l'eau douce et à l'eau salée, et remarquent que le mot «eau» n'apparaît pratiquement jamais tel quel dans la seconde catégorie. À l'expression directe du concept d'eau quand il s'agit d'un point d'eau douce, la fiction préfère systématiquement parler de la «mer», qualifiée péjorativement, dans les autres cas. «On nie à l'eau de mer son statut d'eau tout simplement parce que l'eau salée est "stérile", impropre à participer au même système symbolique que les plantes, les fleurs, les cultures»⁴². Nous constatons le même phénomène lexical chez Virgile. Une définition de l'eau semble alors s'établir qui inclut subtilement une intégration à la culture, alors que les paysages et phénomènes marins, bien qu'objectivement composés d'eau, ne sont pas subjectivement reliés au concept d'eau pour lui-même. Il y a donc bien, infime mais présent, un présupposé gréco-romain selon lequel l'eau est élément de culture, et fécond pour l'homme comme par essence.

Quoi qu'il en soit, on pressent chez les Celtes un autre rapport à la nature qui est aimée dans sa dimension brute, sans qu'elle montre l'emprise humaine. Mais surtout l'épopée irlandaise laisse entrevoir un autre mode de pensée dans lequel la matière et l'esprit ne sont pas séparés, le matériel et le symbolique coexistent au même instant, et la fluidité de l'eau est semblable à celle qui lie le monde des vivants au monde des morts.

Bibliographie

Textes et traductions

Guyonvarc'h, Christian-J., trad. (1994), *La Razzia des vaches de Cooley*, Paris : Gallimard (cf. p. 46–49).

Markkalé, Jean (1997), *Le Héros aux cent combats*, t. 3, Pygmalion (cf. p. 48).

Rat, Maurice, trad. (1965), *Virgile. Énéide*, Paris : Garnier-Flammarion (cf. p. 42–45).

Ouvrages généraux

Beck, Noémie (2009), « Goddesses in Celtic Religion, Cult and Mythology of Ancient Ireland, Britain and Gaul », Thèse de doctorat, Lyon : Université Lumière Lyon II (cf. p. 46).

42. Scariati et Hochkofler, 2003.

- Dumont, Annie (2002), « Les passages à gué de la Grande Saône, Approche archéologique et historique d'un espace fluvial (de Verdun-sur-le-Doubs à Lyon) », *Revue Archéologique de l'Est*, 17^e suppl., Éditions SAE (cf. p. 47).
- Luginbühl, Thierry (2006), *Cuchulainn, Mythes guerriers et sociétés celtiques*, Infolio Éditions (cf. p. 41).
- Raftery, Barry (2006), *L'Irlande celtique avant l'ère chrétienne*, Paris : Errances (cf. p. 46).
- Scariati, Renato et Gianni Hochkofler (2003), *De la douceur de l'eau dans le monde antique*, Actes du FIG, URL : http://archives-fig-st-die.cndp.fr/actes/actes%5C_2003/scariati/article2.htm (cf. p. 50).
- Thomas, Joël (1981), *Les Structures de l'imaginaire dans l'Énéide*, Paris : Les Belles Lettres (cf. p. 42-45).
- Wirth, Stefan (2007), « Tombé dans l'eau ? Les découvertes de casques en milieu humide », in : *L'Âge du Fer dans l'arc jurassien et ses marges, Dépôts, lieux sacrés et territorialité à l'âge du Fer*, XXIX^e colloque international de l'AfEA, (Bienne, 5-8 mai 2005), éd. Ph. Barral et al., t. 2, Besançon : Presses Universitaires de Franche-Comté, p. 449-461 (cf. p. 46).

Les eaux dans le « séjour moisi de l'Hadès frissonnant », d'Homère à Virgile

ÉMILIA NDIAYE
Université d'Orléans
Laboratoire POLEN

Les conceptions du monde de l'au-delà, monde imaginaire s'il en est, sont multiples chez les Indo-Européens, qui le situent dans les cieux ou dans les régions souterraines. Mais la plupart du temps « l'autre monde se trouve au-delà d'un plan d'eau : océan, baie, ou plus souvent une rivière qui est traversée de différentes manières, par un ferry, un pont, ou en pataugeant », comme l'a montré Lincoln (1982, p. 19), qui met en relation plusieurs récits d'origines diverses, grecque, sanskrite, nordique ou celte. On sait que pour les Anciens, Grecs ou Romains, la rivière qui sépare des Enfers, « séjour moisi de l'Hadès frissonnant », εὐρώεντα δόμον κρυεροῦ Αἵδαο¹, est le Styx (ou son bras l'Achéron) et que c'est le nocher Charon qui la fait franchir aux âmes des morts. Mais l'hydrographie souterraine est loin de se limiter à ce fleuve. Nous nous attacherons ici aux eaux infernales telles qu'elles sont présentes dans la littérature gréco-latine, pour analyser leur représentation et leur symbolique dans l'imaginaire des Grecs et des Latins.

Pour éviter un plan exclusivement chronologique, nous commencerons par présenter la topographie des Enfers telle que Virgile l'a dessinée, si on peut dire, dans le chant VI de l'*Énéide*, avec la caractérisation des différentes eaux. De ce point de départ nous remonterons à la source, c'est-à-dire à l'explication cosmique donnée par Platon, lui-même héritier d'Hésiode et d'Homère. Dans un deuxième temps nous clarifierons les fonctions des eaux infernales.

Hydrographie des Enfers

Virgile

Virgile évoque à deux reprises les Enfers dans ses œuvres, à l'occasion des catobases de deux de ses personnages. Orphée descend au royaume de Pluton et Proserpine à la recherche d'Eurydice dans les *Géorgiques* (IV, 453–509), et dans l'*Énéide* (VI, 264–900) Énée va consulter son père Anchise, qui fait partie des héros fortunés dans les champs élyséens, pour apprendre de sa bouche son destin comme fondateur de la future Rome. Si, dans les *Géorgiques*, l'épisode est bref, une cinquantaine de vers, puisque l'intérêt du passage réside surtout

1. Mazon, 1951, v. 153.

dans la tragédie vécue par Orphée qui perd une seconde fois son Eurydice lors de sa remontée vers la lumière terrestre, le poète développe un chant entier pour la catabase d'Énée, soit plus de 600 vers. Les dimensions de ce chant VI sont multiples : nous nous limiterons à la topographie établie par le poète, qui, le premier, donne une description précise de ces profondeurs imaginaires.

Rappelons brièvement le parcours. L'entrée se fait par le lac Averno², « marécage ténébreux », situé à Cumès en Campanie, « dans lequel reflue l'Achéron »³ (107 : *tenebrosa palus Acheronte refuso*) ; une fois arrivé aux eaux fangeuses du Cocyte⁴, réceptacle d'eaux bourbeuses, un des bras du Styx aux neuf plis⁵, on les traverse sur la barque de Charon pour se rendre au marais ou lac stygien, où se trouve Cerbère ; deux voies distinctes s'offrent alors⁶ : l'une vers « le Tartare impie » (543 : *impia Tartara*) entouré du « fleuve dévorant », le Phlégéon (ou Pyriphlégéon), « torrent de flammes » (550 : *rapidus flammis [...] torrentibus amnis*), qui enferme les criminels impies condamnés aux supplices, les Titans, Ixion et tous les autres ; y coule également l'Achéron, dont le Phlégéon serait un affluent.

L'autre chemin, que prend Énée, mène vers les champs élyséens⁷, « espaces riants, aimable verdoisement des bosquets fortunés, séjour des bienheureux » (638–639), demeure des héros, des prophètes et des sages, où le fleuve Éridan⁸ « fleuve puissant, fait rouler ses eaux puissantes à travers la forêt » (659 : *plurimus Eridani per siluam uoluitur amnis*) et rend ces prairies « rafraîchies par des ruisseaux » (674 : *prata recentia riuus*). S'y trouve surtout le Léthé, « qui coule au long de paisibles séjours » (705 : *domos placidas qui praenatat*), et autour duquel « volent » des âmes en grand nombre qui boivent, au bord des eaux du fleuve, « la liqueur d'insouciance et l'oubli sans fin » (715 : *securos latices et longa obliuia potant*⁹) ; car, comme l'explique Anchise, avant leur

2. La réalité du lac correspond à cette atmosphère sombre : falaises abruptes, exhalaisons causées par les solfatanes, grondements dus à des secousses telluriques, voir Houriez (1993, p. 83).

3. Nous reprenons, ici comme dans les autres citations, la récente traduction proposée par Veyne (2012).

4. Sur ces fleuves, voir Perret (1982, v. 53, n. 1 et v. 104 n. 2).

5. Voir aussi 132, 297 (*Turbidus hic caeno uastisque uorgine gurgis aestuat | atque omnem Cocyto eructat harenam*, « c'est là qu'un tourbillon bourbeux, en un gouffre énorme, bouillonne et vomit tout son limon dans le Cocyte ») et 323 (*Cocytus stagna alta uidet Stygiam paludem*, « Tu vois l'étang profond du Cocyte, tu vois le marais du Styx »).

6. Sur les influences platoniciennes, pythagoriciennes et orphiques de l'Y de ce cheminement, voir Houriez, 1993, p. 78–79 ; Deproost, 2001, p. 4.

7. Pour les références dont s'est inspiré Virgile, voir Houriez (1993, p. 77).

8. Hydronyme d'un fleuve de l'Attique ou des monts Rhipées — nom mythologique du Pô, Veyne (2012, 201–202, n. 1).

9. Jacques Perret traduit ainsi : « boivent les philtres apaisants, les longs oublis » (Perret, 1982, v. 715).

réincarnation elles doivent se laver de toutes les souillures pendant mille ans, et la dernière étape est située « sur la berge du Léthé [...], afin qu'ayant évidemment tout oublié elles aillent voir de nouveau la voûte céleste » (749–750 : *Lethaeum ad fluuium [...] | scilicet immemores supera ut conuexa revisant*).

Si un tel système de métempsycose date au mieux des philosophies orphique, pythagoricienne et platonicienne, le monde souterrain vient de loin, créé en même temps que l'univers — comme le raconte Hésiode dans la *Théogonie*, reprenant le schéma global établi dans les textes homériques.

Homère et Hésiode

Le séjour des morts est présent dans les textes homériques, par une brève allusion dans l'*Illiade*, quand l'âme de Patrocle apparaît à Achille (XXIII, 72–103), mais surtout dans l'*Odyssée* : au chant XXIV, 1–204, quand les âmes des prétendants arrivent chez Hadès, et dans tout le chant XI, le seul que nous retiendrons ici. Ce passage correspond non pas à une catabase mais à une *nékyia*, « évocation des morts », opérée par Ulysse sur injonction de Circé : il doit aller consulter l'oracle Tirésias aux Enfers pour connaître son avenir. Mais le héros ne descend pas « chez Hadès en son palais de pourriture »¹⁰ (X, 512 : εἰς Αἴδεω [...] δόμον εὐρώεντα), il se contente de se trouver à la jonction entre les deux mondes, celui des morts et celui des vivants. Suivant les indications de Circé (X, 490–540), il se rend au pays des Cimmériens et avance jusqu'au lieu indiqué : « Là-bas, dans l'Achéron le Pyriphlégethon se jette | et le Cocyte issu des eaux du Styx ; | il s'élève une roche au confluent tonnant des fleuves » (X, 513–515 : ἔνθα μὲν εἰς Ἀχέροντα Πυριφλεγέθων τε ῥέουσι | Κώκυτός θ', ὃς δὴ Στυγὸς ὕδατός ἐστιν ἀπορρώξ, | πέτρῃ τε ζύνεισίς τε δὺν ποταμῶν ἐριδοῦπων¹¹). Lieu de confluence de plusieurs fleuves, c'est un point de jonction entre la terre et la zone humide constituée par le séjour d'Hadès, où il est possible d'évoquer les âmes des morts. Ce point se trouve « au bord de l'Océan », l'Océan étant le fleuve qui entoure la terre : on reste sur le plan horizontal, mais là où il est traversé par l'axe vertical qui permet le passage entre le monde terrestre et le monde souterrain.

C'est précisément cet axe qu'évoque Hésiode dans la *Théogonie* où il raconte l'organisation du monde et dessine les grandes lignes de la topographie

10. Nous reprenons la traduction, comme pour les autres citations, de Jaccottet (1982) ; Louis Bardollet traduit par « la fangeuse demeure d'Hadès » (Bardollet, 1995, *ad loc.*), Frédéric Mugler par « le putride séjour d'Hadès » (Mugler, 1991, *ad loc.*).

11. On a situé ce lieu, depuis Hérodote (V, 92) et Thucydide (I, 46, 4), en Thesprotie, en Épire, où confluent les fleuves Achéron et Cocyte et où se situe un *nékromanteion* : voir Cabanes (1976, p. 3) et le commentaire détaillé de ces indications par Éric Fouache et François Quantin (Fouache et Quantin, 1996, p. 2–3).

des lieux souterrains (720–819), reprenant donc cette disposition qui donne à l’Océan un rôle primordial (790–791). Ces lieux, caractérisés par l’humidité et l’obscurité de Nuit et de Trépas, s’opposent au monde terrestre, baignés de la lumière de Soleil, mais tous deux sont organisés de la même manière. Ils sont dirigés par un couple royal, Zeus et Héra d’une part, Hadès et Perséphone d’autre part, et habités par toutes sortes de divinités chtoniennes d’une part, ouraniennes d’autre part. Les divinités obscures sont, bien évidemment, moins bénéfiques que les autres, et l’évocation commence par le Tartare, « lieu de moisissure »¹² (731 : χῶρω εὐρώεντι), entouré d’une enceinte de bronze, où les héros ou dieux déchus pour leur punition sont précipités au fond des ténèbres brumeuses (729 : ζόφω ἠερόεντι), et situé à égale distance de la Terre que le Ciel. Hésiode ne fait pas de réelle description des lieux, il trace les grands axes, et la seule eau qui traverse ce lieu est l’eau glaciale, impérissable, de « la terrible Styx, fille aînée de l’Océan »¹³ et de Nuit (776–777 : δεινὴ Στύξ, θυγάτηρ ἄψορροῦ Ὀκεανοῖο | πρεσβυτάτη), qualifiée comme « le grand serment des dieux » (784 : θεῶν μέγαν ὄρκον)¹⁴. Sa fonction unique est de garantir les serments divins, comme Homère en donne plusieurs exemples¹⁵, la punition est grande s’il y a parjure, même — ou surtout — pour une divinité¹⁶.

Platon

Quittons la poésie pour la philosophie, et plus précisément pour les mythes platoniciens. Plusieurs parlent des Enfers, à propos de l’âme, et leur confèrent une dimension philosophique : le principal enjeu est de faire disparaître toute crainte devant la mort chez ceux qui ont mené une vie conforme à la justice. Sur les cinq mythes de Platon¹⁷ nous retiendrons les deux qui parlent des fleuves, dans le *Phédon* (111c–114c) et dans la *République* (614b–621d).

Le philosophe établit dans le *Phédon*, dialogue qui précède de peu la mort de Socrate, une véritable géographie des « lieux à l’intérieur de la terre »¹⁸, dans une explication cosmique. La description strictement géographique de la surface terrestre¹⁹ sert d’argument à l’eschatologie platonicienne et, pour ce

12. Nous reprenons la traduction de Bonnafé (1993) qui conserve en français le féminin grec de Styx.

13. Elle est sa dixième part, les neuf autres entourent le monde, 789–790.

14. Cf. aussi 400, 789, 805. Styx est le pendant souterrain d’Horkos, « Serment », sur terre (231). Voir sur le Styx et les serments Vernant (1965, p. 120–121).

15. *Il.* XIV, 270 et XV, 34, *Od.* V, 184.

16. *Th.* 794–804.

17. *Phèdre*, 246a–249d, *Gorgias*, 523a–527, *Lois*, 872c–873a et 926c–927c.

18. *Phédon*, 111c.

19. Elle se conforme à celles des géographes anciens, incluant une description de sa situation astronomique, puis celle du monde habité, l’*oikouménè*, et ses différentes régions, voir Pradeau (2004, p. 254).

qui nous intéresse, à une géographie souterraine. Nous y trouvons une multitude de rivières, sans doute dans le prolongement de la perspective hésiodique d'une similitude entre les deux mondes, terrestre et souterrain. Ces rivières, dans un réseau dense de percées qui passent par des sortes de conduits dans la terre, s'écoulent de l'une à l'autre « comme dans des bassins »²⁰ (111d5 : ὡσπερ εἰς κρατῆρας). Toutes les eaux se meuvent vers le haut et vers le bas, « comme un balancier dans l'intérieur de la terre » (111e4-5 : ὡσπερ αἰώραν τινὰ ἐνοῦσαν ἐν τῇ γῆ) et confluent vers le Tartare, pour en refluer, « dans une sorte de respiration aquatique », selon Suárez de la Torre (2004, p. 89). Après avoir expliqué comment fonctionne cette oscillation entre les deux hémisphères puis entre la surface terrestre et les régions souterraines, Platon distingue quatre fleuves déjà présents dans les textes homériques, dont l'Océan.

L'Achéron coule en sens contraire de l'Océan et, sous terre, parvient au marais Achérousiade où arrivent les âmes de la plupart des morts (113a) avant de renaître parmi les vivants ; le Pyriphlégéthon, formé de courants de lave, coule entre les deux premiers et parvient au marais Achérousiade d'où il s'enfonce dans le Tartare. Et le Cocyte en face, en passant par un lieu bleu sombre, forme un lac nommé stygien, puis s'enfonce sous terre en spirales et rencontre le Pyriphlégéthon « du côté opposé » dans le lac Achérousiade (113c5 : ἐξ ἐναντίας) avant de se jeter, lui aussi, dans le Tartare. Le réseau fluvial présenté par Platon est complexe et tout à fait original²¹.

Dans ces lieux se fait la répartition des âmes selon la gravité de leurs crimes et la suite du texte renoue avec la tradition poétique. Le marais Achérousiade accueille ceux dont on juge que « leur vie se situe dans la moyenne » (113d4 : μέσως βεβιωκέναι), ils s'y purifient de leurs injustices si besoin. Ceux qui sont coupables des plus horribles crimes restent éternellement au Tartare, tandis que les âmes de ceux qui ont commis des fautes expiables ont la possibilité d'en sortir : ils sont entraînés par les eaux soit du Pyriphlégéthon pour les parricides, soit du Cocyte pour les autres homicides, et, une fois le pardon de leurs victimes obtenu, ils parviennent au lac Achérousiade – sinon ils sont replongés dans le Tartare pour reprendre le circuit par les mêmes fleuves jusqu'à obtention de leur rémission. Notons que le mythe se termine par l'évocation des hommes « qui ont vécu une vie exceptionnellement pieuse » (114b7 : διαφερόντως πρὸς τὸ ὀσίως βιῶναι) et, à ce titre, exemptés de ce séjour souterrain mais habitant une demeure pure sur terre – parmi lesquels ceux « qui ont réussi à se purifier autant qu'il faut grâce à la philosophie » (114c2 : οἱ φιλοσοφίᾳ ἰκανῶς καθηράμενοι). Ce schéma est donc quelque peu différent de celui d'Homère, pour lequel tout le monde termine sa vie dans les Enfers.

20. Nous reprenons la traduction de Monique Dixsaut dans Brisson (2008).

21. Voir Pradeau (2004, p. 254).

Les fleuves y acquièrent une fonction précise et spécifique, et ponctuent les étapes de la réincarnation.

Le mythe d'Er le Pamphylien, à la fin de la *République*, précise les choses, il est tout entier consacré au fonctionnement de la réincarnation auquel le combattant Er, pris pour mort sur le champ de bataille, a accidentellement assisté. Le seul fleuve mentionné est l'Amélès (621a), création de Platon : en bout d'un long processus²², les âmes sont dirigées « dans la plaine du Léthé²³, à travers une chaleur terrible et étouffante »²⁴ (621a2-3 : εἰς τὸ τῆς Λήθης πεδῖον διὰ καύματος τε καὶ πνίγους δεινοῦ), et tout le monde doit nécessairement en boire une quantité donnée²⁵. Mais certains ne sont « pas capables de l'exercice de la raison réfléchie » (621a7-8 : φρονήσει μὴ σφζομένουσ²⁶), à cause de cette chaleur extrême, en boivent plus que la quantité prévue et « oublient tout le passé » (621b1 : πάντων ἐπιλανθάνεσθαι).

Cela les rendra insensibles à la philosophie — comme nous allons maintenant le voir, en examinant la nature et la fonction de ces eaux souterraines.

Nature, valeur et fonction

Si certains hydronymes correspondent à des fleuves réels²⁷, ils sont quasiment tous signifiants, ce qui leur confère une valeur symbolique forte. Cocyte signifie « gémissement » (κωκυτός) ; Styx, « froid glacial » (στύξ) ; Pyriphlégeton, « aux flammes de feu » (composé de πῦρ, « feu » et φλεγέθω, « brûler ») ; Léthé, « oubli » (λήθη) ; Amélès, « insouciant » (ἀμελής).

Pour mieux cerner l'évolution de la pensée antique, notre analyse reprend maintenant la chronologie.

Homère et Hésiode

Chez Homère, « il s'agit du paysage fluvial comme paysage liminal entre ce monde et "l'autre" monde » (Suárez de la Torre, 2004, p. 88). Le rôle des fleuves est restreint à cette délimitation, nulle allusion ensuite aux parcours

22. Les étapes du choix de son destin par chaque âme sont expliquées de 614c à 620e.

23. Le Léthé ne semble pas être ici le nom du fleuve (qui est Amélès), mais celui de la plaine, avec un génitif à valeur d'apposition, cf. 621c.

24. Nous reprenons la traduction de Georges Leroux, dans Brisson (2008) qui, pour ce passage, est la même que celle d'Émile Chambry (Chambry, 1973).

25. Er est, quant à lui, interdit d'eau, pour pouvoir rapporter ce qu'il a vu.

26. Jacques Cazeaux traduit le grec φρονήσις par « maîtrise de soi » (Cazeaux, 1995) et Émile Chambry par « prudence » (Chambry, 1973).

27. Situés pour l'Éridan en Attique ou aux monts Rhipées, l'Achéron et le Cocyte en Épire, le Styx en Arcadie, le Lèthé à Thespies ; le lac Averno se trouve en Campanie.

des eaux dans l'Hadès, nulle mention de l'Achéron, du Léthé, ni même de la barque de Charon. La dimension didactique des poèmes épiques porte exclusivement sur les rencontres que le héros fait dans son évocation des morts. Ce qui intéresse Homère, plutôt qu'une description des lieux ou les étapes d'un cheminement des âmes, est de nature épique, l'épreuve que cette *nékyia* constitue pour Ulysse, c'est-à-dire l'apprentissage de sa condition de mortel dans ses rencontres avec les ombres des morts. Il suffit de rappeler qu'on est dans un univers de ténèbres humides et d'âmes sans consistance corporelle, de souligner son opposition avec la vie et la lumière, pour qu'Ulysse comprenne, comme le lui dit sa mère, qu'il n'appartient pas encore à ce monde et qu'il lui faut continuer à vivre ²⁸.

L'ambition d'Hésiode est autre, conformément aux objectifs d'un poème didactique comme l'est la *Théogonie*. Il s'agit de raconter la naissance du monde : la mise en place des éléments correspond à leur organisation, qui est en même temps un ordonnancement, selon les deux significations du mot κόσμος, « monde » et « ordre » ²⁹. Les Titans, avec l'exemple de Prométhée, et les puissances de vengeance ou de fraude ont perdu, Zeus a assis son pouvoir et réparti les honneurs entre les Olympiens. Mais ces forces n'ont pas pour autant disparu : les Titans sont relégués dans le Tartare et les enfants de Nuit rejetés dans la demeure d'Hadès. Ces lieux toujours sombres et humides sont à la fois l'antithèse du monde terrestre, où Jour succède à Nuit, et le fondement du monde, « là où le cosmos s'ajuste à Chaos/Béance ³⁰ et s'assure solidement contre lui » (Vernant, 1981, p. 34). Le chaos souterrain est « un espace constitué et achevé, parallèle à celui du monde supérieur » (Amiri, 2004, p. 53). Pour que l'ordre ne soit pas statique, totalitaire et mortifère, il lui faut ce sous-basement contre lequel s'appuyer, qui le rend dynamique car perpétuellement en danger. Et le Styx sert de garant à cette organisation : « la procédure quasi juridique que Zeus a instituée » (Vernant, 1981, p. 34) permet de réactiver, chaque fois que nécessaire, la punition infligée à ceux qui ont cherché à tricher avec le pouvoir du roi des dieux. Ce fleuve ne peut donc pas être situé ailleurs qu'aux Enfers.

Platon

Le mythe, on l'a dit, acquiert une tout autre dimension avec Platon. Ceux qui touchent aux Enfers s'inscrivent dans la perspective générale des enseignements de l'Académie. Ceux que nous avons retenus, s'ils traitent tous deux de la réincarnation des âmes, présentent le phénomène de manière très diffé-

28. XI, 201-222.

29. Le troisième sens est « beauté ».

30. C'est le sens premier du mot grec χάος.

rente : dans la *République* on se trouve dans « un lieu divin » qui ne correspond pas exactement à celui du *Phédon*.

Dans le *Phédon*, les choses sont complexes. Jean-François Pradeau, dans un article approfondi, le souligne bien : « La part descriptive du mythe ne peut en aucun cas trouver, à sa précision et à son ampleur, de raison eschatologique : les informations sont littéralement excessives » (Pradeau, 1996, p. 75). La description des quatre fleuves, dont les noms sont repris à Homère, n'est que très lâchement reliée dans le passage descriptif à la destinée des âmes : les données homériques et hésiodiques sont transformées, le monde souterrain n'a plus de dimension poétique, le poète est renvoyé, selon les préceptes de la *République* (Pradeau, 2004, p. 253). C'est l'aspect physiologique, la composition élémentaire des eaux qui retiennent l'attention de Socrate, et leur gradation feu-boue-eau chaude-eau froide, « les fleuves mélangeant éléments et température au gré de leur traversée de la terre » (Pradeau, 1996, p. 89). Les cours de ces fleuves sont tous situés par rapport au centre de la terre, qui est le Tartare devenu un gouffre : celui-ci acquiert une fonction inédite, « poumon qui reçoit et expulse continûment, moteur même du corps terrestre, son organe central et principal », ou encore « noyau aqueux » (Pradeau, 1996, p. 91, 98).

Comment relier alors ce passage, sorte de parenthèse très originale, à la suite du récit, qui, lui, est un retour à la géographie infernale mythique traditionnelle, telle qu'elle apparaît chez les poètes et dans les autres mythes de Platon ? La « respiration hydrographique terrestre » n'a pas de rapport direct avec les âmes, évoquées comme en passant dans la partie descriptive. Cette description géographique est plutôt « une étape de la cosmologie de Platon » qu'une eschatologie (Pradeau, 1996, p. 76–77). Avant le système mis en place dans le *Timée*, « la manière dont la fable eschatologique se trouve dans le *Phédon* phagocytée par une hypothèse physiologique laisse songeur », dit pour conclure Jean-François Pradeau (1996, p. 103).

Le mythe d'Er, quant à lui, est plus simple dans son interprétation et précise les étapes de la réincarnation des âmes. L'importance donnée à la plaine du Léthé, littéralement « oublié », dans laquelle coule le fleuve Amélès, littéralement « insouciant, négligent », souligne le danger de l'oubli. Trop boire de cette eau rendra les âmes insensibles à la philosophie, et ce doublement : elles ne savent faire preuve de cette maîtrise de soi, « facteur de l'équilibre de justice où s'harmonisent les trois parties de l'âme » (Cazeaux, 1995, p. 489) et elles auront oublié la leçon de l'au-delà dans leur nouveau parcours terrestre — leçon qui porte sur la responsabilité humaine dans le choix entre une vie juste et une vie pleine d'injustices, résumée par Socrate en 621c–d. C'est ainsi que Socrate peut parler de la souillure qu'éviteront les âmes (621c2 : οὐ μὲν ὀύσμεθα) si elles savent franchir l'obstacle du Léthé. L'oubli, ou l'insouciance, i.e. l'absence de souci au sens que Michel Foucault donne au terme

dans l'expression « souci de soi » qu'il emploie à propos des philosophes stoïciens (Foucault, 1984), est au cœur de la leçon de ce mythe comme de la philosophie platonicienne en général³¹. Les âmes, dès qu'elles sont précipitées dans les Enfers, oublient les désagréments causés par les injustices de leur vie terrestre, par exemple le sort lamentable du tyran, et vont faire un choix de vie qu'elles regrettent immédiatement (619b–c). L'insouciance s'oppose à la pratique pythagoricienne du « soin de la mémoire » (μελέτη³² μνήμη)³³, et l'oubli s'apparente ainsi à l'ignorance, source du mal pour Platon ; il est antinomique de la recherche philosophique pour celui qui fait de la réminiscence, « remémoration » ou « anamnèse » (ἀνάμνησις), un des piliers de la théorie des Idées, et donc de la mémoire l'instrument essentiel de la pensée. L'eau du fleuve est ainsi piègeuse : une fois de plus, ne pas se fier aux apparences, elle ne désaltère pas seulement, elle trompe.

Disons pour terminer que, chez Platon, l'au-delà, avec son réseau hydrographique, est devenu un lieu qui participe à l'ensemble de la recherche philosophique et que l'imagination figurative est moins sollicitée par le philosophe que la raison — on ne saurait s'en étonner. Ce qui explique peut-être que l'humidité des lieux, si propice au développement de l'imaginaire et si présente dans les textes poétiques, ait disparu ici.

Virgile

L'hydrographie virgilienne, d'inspiration orphique, platonicienne et pythagoricienne, redessine le paysage infernal, nous l'avons vu, en réconciliant dans l'*Énéide*, la poésie épique, l'objectif philosophique et le projet politique. « Dans ce récit, construit autour d'un schéma initiatique et destiné à provoquer chez le lecteur une méditation sur les thèmes ontologiques » (Thomas, 1981, p. 407), on distingue nettement deux sortes d'eaux, avec leurs noms aux étymologies signifiantes : celles qui sont bénéfiques et celles qui sont dangereuses³⁴. D'un côté, l'eau fangeuse et noire, comme le Cocyte et l'Achéron, ou glaciale comme le Styx, pour mieux signifier la difficulté de l'entrée dans la zone humide et terrible du royaume des morts avant la réincarnation ; et, dans cette partie des Enfers, également l'eau brûlante du Pyriphlégéon, qui prive les méchants de tout espoir de traverser ses flots. De l'autre côté, l'eau source

31. Sur le rôle de la mémoire dans ce mythe, voir Lincoln (1982, p. 22–23).

32. Le terme est formé sur la même racine qu'Amélès, qui est, lui, antonymique avec le préfixe privatif a-.

33. Voir Vernant (1965, p. 110–115, 123).

34. Sur l'imaginaire de l'eau et son ambivalence chez Virgile, voir Thomas (1981, p. 92–99) : l'auteur indique que « dans l'ensemble, ces structures restent conformes à des structures très générales de l'Imaginaire » (*ibid.*, p. 92), même s'il souligne que l'image du torrent de feu qu'est le Phlégéon « participe d'un climat affectif » proprement virgilien (*ibid.*, p. 93).

de vie, élément essentiel à une nature verdoyante, comme l'Éridan arrosant les prairies élyséennes et rafraîchissant les habitants de ses rives ; et l'eau lustrale et purifiante, élément essentiel au lavage des âmes par l'oubli de leurs maux, comme le Léthé.

Cette dichotomie se retrouve dans le cours de ces fleuves : en cercle, ils sont une barrière, infranchissable qui emprisonne, tel le Phlégéon, ou qui protège, tel le Styx. Ce dernier est le symbole suprême des Enfers, ses neuf cercles indiquent bien l'enfermement total, la perfection de cet enfermement, à la fois par le cercle et le chiffre 9. Pour franchir ce fleuve qu'on ne repasse pas, il faut des conditions, celle d'avoir été inhumé sur terre (326–327), et seuls quelques héros ont le droit de faire le trajet de retour, Hercule, Thésée, Orphée ou Énée. Le Styx protège le monde infernal et ses mystères, il est le gardien de l'eschatologie, avec pour agents Charon et Cerbère. Le fait que ce fleuve soit le fleuve qui garantit les serments, comme la Sibylle le rappelle à Énée (324), relève de cette fonction sacrée : cet aspect est central dans une catabase dont l'objectif ultime est politico-philosophique, puisqu'il s'agit d'enseigner à Énée que la valeur fondamentale est la justice (Houriez, 1993, p. 81–82). Les révélations que fait Anchise à son fils ne sont pas à la portée de quiconque, le travail des juges Minos et Rhadamanthe (432, 566) ainsi que fonctionnement de tout ce monde souterrain doivent être gardés secrets, car garants de la stabilité de l'univers — ce qui renoue avec la fonction hésiodique.

Virgile, parce qu'il est poète, met en œuvre l'ambivalence de l'eau, selon le schéma dégagé par Gaston Bachelard : « Il faut donc qu'il y ait *double participation* — [...] participation du bien et du mal [...] — pour que *l'élément matériel* attache l'âme entière » (Bachelard, 1959, p. 17)³⁵. Une autre dimension de la poétique bachelardienne se retrouve dans l'*Énéide*, celle du lien entre l'eau dormante et la mort :

Eau silencieuse, eau sombre, eau dormante, eau insondable, autant de leçons matérielles pour une méditation de la mort. Mais ce n'est pas la leçon d'une mort héraclitéenne, d'une mort qui nous emporte au loin avec le courant, comme un courant. C'est la leçon d'une mort immobile, d'une mort en profondeur, d'une *mort qui demeure avec nous, près de nous, en nous*³⁶.

Une des lectures du contact héroïque avec le monde souterrain est bien, et encore plus nettement que chez Homère, « méditation sur la mort » et leçon de *pietas* envers les défunts : la transition entre le passé et l'avenir se fait par leur

35. Les italiques sont de l'auteur ; celui-ci par ailleurs considère que le « manichéisme de l'eau pure et de l'eau impure <n'est pas> un manichéisme équilibré » et qu'il penche du côté du bien (*id.*, p. 191). Ce que signale aussi Thomas (1981, p. 92).

36. Voir Bachelard (1959, p. 96) — c'est nous qui soulignons ici.

intermédiaire à eux qui restent « avec nous, près de nous, en nous »³⁷. Une fois mort Anchise continue de conseiller Énée dans ses songes et lui demande de venir le voir aux Enfers pour passer le témoin à son fils et lui dire son avenir, ce fils dont l'épithète dite « homérique » est précisément *pius*.

On pourrait se demander pourquoi tant d'eaux dans le monde souterrain, pourquoi ces fleuves, ces marais qui n'ont pas d'équivalents aussi chargés de signification sur terre. L'eau, les eaux souterraines des Enfers, sont bien évidemment synonymes de passage dans tous ces textes, comme dans d'autres mythes indo-européens, nous le disions en introduction. Passage de la surface de la terre au monde souterrain, passage sur l'Achéron dans le dernier voyage ou passage des âmes une fois purifiées pour leur retour sur terre. Et qui dit passage, dit frontière : l'eau peut aussi interdire le franchissement, enfermant les criminels entourés de feu dans le Tartare ; elle peut inciter les âmes à l'oubli ce qui les retient dans les Enfers.

Mais ce qui relie, à mon sens, toutes ces représentations de l'eau, c'est plutôt que l'idée de passage, celle de circulation³⁸ — qui nuance la « mort immobile » dont parle Bachelard. Les Enfers sont un lieu où tout circule, comme le dit Annie Houriez à propos de Virgile : « Les *Inferi* apparaissent comme un espace de sens particulièrement ouvert : en fait tout s'y entrecroise, le fictif et le réel, le mythique et l'historique, le passé et le présent » (Houriez, 1993, p. 82) — on peut ajouter le futur, et étendre cette citation à tous les textes évoqués ici. Circulation des eaux, en boucle, en spirales, en bouillons ; circulation des âmes, allers-et-retours, charriées par ces fleuves ou les traversant, ou simple promenades le long de ces cours ; circulation entre les vivants et les morts, par les visites mêmes des personnages dans ces lieux et surtout leurs rencontres, circulation de la parole par les dialogues avec les trépassés et le récit qui en sera fait aux vivants.

Et pour nous, lecteurs, circulation de sens. Symétriques du monde terrestre, pour les Anciens, ces lieux, nécessaires à l'équilibre du monde, lui fournissent aussi son sens, ce que signale Bruce Lincoln à propos de la cosmologie indo-européenne :

En fin de compte cette cosmologie propose des vérités fondamentales sur la nature de l'homme dans le monde. [...] Ceux qui meurent ne font pas que trépasser, mais ils continuent de contribuer au maintien de ce monde, comme le monde des vivants tire sa force, son sens et sa sagesse du monde des morts³⁹.

37. Joël Thomas parle du « lien » entre les deux mondes, et du « tissage » dans la relation aux Origines dans les récits de fondation et d'initiation (Thomas, 1997, p. 20-21).

38. Joël Thomas, de son côté, souligne l'importance, dans les mythes fondateurs, « d'un temps circulaire », ni linéaire ni cyclique, qui se définit « comme effet de boucle », se refermant sans fin sur lui-même et qui dépasse la chronologie (Thomas, 1997, p. 28).

39. Lincoln, 1982, p. 31.

Inexplorés car inexplorables, apparemment fermés — contrairement aux espaces infinis du ciel — et jalousement gardés, les espaces infernaux ouvrent de fait les portes de l’imagination qui peut seule les explorer, par le biais de la fiction littéraire ⁴⁰. L’imaginaire grec, puis latin, confère à ces lieux impénétrables la richesse de significations multiples : carrefour, croisement, brouillage aussi des limites, ne serait-ce que par leur obscurité. Et l’eau, ambivalente, insaisissable, y trouve sa localisation naturelle car elle est l’élément le plus apte à représenter ces circulations multiples.

Bibliographie

Textes et traductions

- Bardollet, Louis, trad. (1995), *Homère. L’Iliade, L’Odyssée*, Paris : Robert Laffont (cf. p. 55).
- Bonnafé, Annie, trad. (1993), *Hésiode. Théogonie, La naissance des dieux*, Rivages, Paris : Poche (cf. p. 56).
- Brisson, Luc, trad. (2008), *Platon. Œuvres complètes*, Paris : Flammarion (cf. p. 57, 58).
- Cazeaux, Jacques, trad. (1995), *Platon. La République*, Paris : Le Livre de Poche (cf. p. 58, 60).
- Chambry, Emile, éd. (1973), *Platon. Œuvres complètes, La République, Livres VIII–X*, t. 7, Collection des Universités de France, Paris : Les Belles Lettres (cf. p. 58).
- Jaccottet, Philippe, trad. (1982), *Homère. L’Odyssée*, Paris : FM/La Découverte (cf. p. 55).
- Mazon, Paul, éd. (1951), *Hésiode. Théogonie, Les Travaux et les Jours, Le Bouclier*, Collection des Universités de France, Paris : Les Belles Lettres (cf. p. 53).
- Mugler, Frédéric, trad. (1991), *Œuvres d’Homère, 2, L’Odyssée*, Paris : Éditions de La Différence (cf. p. 55).
- Perret, Jacques, éd. (1982), *Virgile. Énéide, Livres V–VIII*, Collection des Universités de France, Paris : Les Belles Lettres (cf. p. 54).
- Veyne, Paul, trad. (2012), *Virgile. L’Énéide*, Paris : Albin Michel-Les Belles Lettres (cf. p. 54, 64).

40. Soulignant l’importance de la fiction dans la présentation des Enfers faite par Virgile, dont le héros sort par la porte d’ivoire, celle des songes faux, Paul Veyne conclut : « Virgile en convient, de connivence avec son lecteur, le chant VI est un rêve, une fiction dans la fiction ». (Veyne, 2012, p. 420–421).

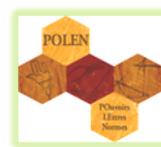
Ouvrages généraux

- Amiri, Bassir (2004), « Chaos » dans *l'imaginaire antique de Varron à l'époque augustiniennne*, Paris : De Boccard (cf. p. 59).
- Bachelard, Gaston (1959), *L'Eau et les rêves*, Paris : Gallimard (cf. p. 62).
- Cabanes, Pierre (1976), *L'Épire de la mort de Pyrrhos à la conquête romaine, 272-167 av. J.-C.* Paris : PU de Franche-Comté (cf. p. 55).
- Deproost, Paul-Augustin (2001), « La marche initiatique d'Enée dans les enfers », *Folio Electronica Classica (FEC)* 1, (= *Revue Louvain* 34, p. 17-20), URL : <http://bcs.fltr.ucl.ac.be/fe/01/Voyage.html> (cf. p. 54).
- Fouache, Éric et François Quantin (1996), « L'entrée des enfers de Thesprôte : du mythe à la recherche d'une rationalité géomorphique et historique », *Arob@se* 1 (1), p. 1-40 (cf. p. 55).
- Foucault, Michel (1984), *Histoire de la sexualité III, Le souci de soi*, Paris : Gallimard (cf. p. 61).
- Houriez, Annie (1993), « L'espace infernal dans la catabase d'Enée, au chant VI de l'Énéide », *Uranie, Mythes et littératures* 3, p. 69-86 (cf. p. 54, 62, 63).
- Lincoln, Bruce (1982), « Waters of Memory, Waters of Forgetfulness », *Fabula* 23, p. 19-34 (cf. p. 53, 61, 63).
- Pradeau, Jean-François (1996), « Le monde terrestre : le modèle cosmologique du mythe final du Phédon », *Revue philosophique de la France et de l'Étranger* 186 (1), p. 75-105 (cf. p. 60).
- (2004), *Les mythes de Platon*, Paris : Garnier-Flammarion (cf. p. 56, 57, 60).
- Suárez de la Torre, Emilio (2004), « L'eau dans la religion et la magie en Grèce ancienne », in : *Actes du XXXVI^e congrès de l'APLAES* (Pau), éd. Marie-Françoise Marein et Patrick Voisin, p. 77-89 (cf. p. 57, 58).
- Thomas, Joël (1981), *Structures de l'imaginaire dans l'Énéide*, Paris : Les Belles Lettres (cf. p. 61, 62).
- (1997), « Fondation et initiation. Réflexion sur deux niveaux de lecture des systèmes mythologiques », in : *Les systèmes mythologiques*, éd. Jacques Boulogne, Lille : PU Septentrion, p. 18-28 (cf. p. 63).
- Vernant, Jean-Pierre (1965), *Mythe et pensée chez les Grecs, Études de psychologie historique*, t. 1, Paris : François Maspéro (cf. p. 56, 61).
- (1981), « Genèse du monde, naissance des dieux, royauté céleste », in : *Hésiode. Théogonie, La naissance des dieux*, trad. par Annie Bonnafé, Rivages, Paris : Poche, p. 7-34 (cf. p. 59).

Table des matières

Introduction	I
ALAIN MALISSARD	
<i>Oceanus</i> : imaginaire et questionnement scientifique	1
DOMINIQUE D'ALMEIDA – NATHALIE CROS	
Alexandre et les fleuves	13
SOPHIE LÉCOLE-SOLNYCHKINE – LAURY-NURIA ANDRÉ	
L'imaginaire du marais chez Apollonios de Rhodes et Quintus de Smyrne	27
DOMINIQUE GOGUEY – FABIEN DUBOUCHET	
Confrontation de l'imaginaire de l'eau dans l'épopée latine l' <i>Énéide</i> de Virgile et dans l'épopée celtique <i>La Razzia des vaches de Cooley</i>	41
ÉMILIA NDIAYE	
Les eaux dans le « séjour moisi de l'Hadès frissonnant », d'Homère à Virgile	53

L'imagination des hommes a doté l'eau d'une riche polysémie, faisant de cet élément symbole de vie et de mort, d'immobilité et de mouvement, de puissances bénéfiques et maléfiques, etc., et ce dès l'Antiquité. De sa place dans la formation d'une réflexion scientifique à son rôle dans la perception de la vie et de la mort, l'imagination féconde l'esprit ; de l'océan qui entoure la terre aux fleuves irriguant les espaces souterrains, l'eau structure le monde et donne sens à ses paysages, réels ou fictifs ; elle permet aux personnages, historiques ou épiques, d'acquérir une stature héroïque. Les auteurs antiques, grecs et latins, l'ont bien compris, qui, par leurs œuvres, ont exploité la force magique de cet élément et l'ont amplifiée par la puissance de leur écriture. Explorer la manière dont ils ont fait travailler leur imaginaire autour de l'eau est le but des communications ici rassemblées. Plusieurs genres littéraires sont représentés : la poésie, en particulier l'épopée mais pas uniquement, ainsi que les mythes ; l'histoire et la géographie, la philosophie, et la littérature scientifique. L'imaginaire de l'eau est bien présent dans le large spectre de la littérature telle qu'on l'entendait dans l'Antiquité, qu'elle soit fictionnelle ou non. Les communications prononcées lors du XLV^e Congrès de l'APLAES, qui s'est tenu à Orléans en juin 2012, et réunies dans ce volume, permettent également de découvrir les échos qui se font avec d'autres arts ou d'autres civilisations, ainsi qu'entre les différentes approches choisies par les chercheurs pour étudier l'imaginaire de l'eau dans la littérature antique.



<http://revues.aplaes.org> ISSN 2271-4693



9 772271 469008 >